

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 23 mai 1924

Sommaire :

Le tricentenaire de la fondation

de New-York

Comte Carton de Wiart

Ce que j'ai vu en Russie Soviétique

Charles Saroléa

Les Bollandistes à l'Académie

Henri Davignon

L'emprise yankee

sur l'Amérique latine

G. Rouville

Regina Pacis par M. Josef Janssens

Th. Bondroit

L'Anneau d'or des grands mystiques

Léopold Levaux

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les origines littéraires de Louis
Veuillot, J. Schyrgens. — France.

La Semaine

* *Manifestations répétées de l'amitié italo-belge à l'occasion des voyages de M. Tschoffen et de MM. Theunis et Hymans. Notons la phrase du Saint-Père : « Au-dessus de la question linguistique, il en est une qui doit dominer tout pour vos compatriotes : Le maintien intact de l'unité belge ! »*

Certes le statut intérieur de la Belgique, celui qui régit les rapports des races et des langues n'est pas intangible et subira, sans doute, les influences des grands courants d'idées qui emportent l'Europe,

mais tout ce qui met en péril l'unité nationale — la Belgique une et indépendante — aura les plus grandes conséquences religieuses, morales et matérielles.

* *Beaucoup de bruit autour du vote des femmes à la province. Nous y reviendrons. Une interview sensationnelle — ou qui voulait l'être — a fait couler pas mal d'encre. Un jésuite est entré en lice. Ces dames n'ont qu'à bien se tenir, car, cette fois, le Révérend Père tient le bon bout...*

Bruxelles : 81, rue de l'Abbaye.

(Tél. : 451,70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervuren (Cinqa untenaire

DEPOSE
POCKET
radio
BREVETE

Appareil à Galène
de Poche

en vente dans les princi-
paux magasins de la ville

GROS :

45, Rue des Riches Claires
BRUXELLES

G. VERAART ● ● ● ● ●

● ● ● ● ● DÉCORATION

:- PEINTURE DE BATIMENTS :-

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE ◆ ◆ ◆ ◆ ◆

◆ ◆ ◆ DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Le tricentenaire de la fondation de New-York⁽¹⁾

SIRE, EXCELLENCES, MESDAMES, MESSIEURS,



L'usage se répand de plus en plus de célébrer le centenaire des grands hommes.

C'est ainsi que nous avons vu commémorer récemment, par des manifestations ou des assemblées imposantes, la naissance de quelque grand penseur ou de quelque grand artiste qui, dans des ordres divers, pu honorer l'humanité et ajouter à son patrimoine de science ou de haute morale. C'est ainsi que beaucoup d'entre nous se souviennent d'avoir assisté de la sorte, dans cette salle même où nous sommes, à un anniversaire séculaire de Virgile, à celui de Dante Alighieri, à celui de Blaise Pascal, à celui de Pasteur. Voici qu'on s'apprête à glorifier toutôt le centenaire de la mort de Lord Byron, et le quatrième centenaire de la naissance de Pieter Breughel.

Mais, à la vérité, on célèbre rarement le centenaire des grandes choses. Et la raison en est sans doute bien simple : c'est que la date de l'origine de beaucoup d'entre elles est historiquement incertaine. C'est que leur genèse se perd souvent dans la nuit des temps ou dans les nuages de la légende.

* * *

Mais, pour la grande cité de New-York, il n'en va pas de même. Nous possédons son acte d'état-civil qui ne prête pas à la conjecture et qui ne lui permet pas de se vieillir ni de se rajeunir. Nous savons, par l'*Overzicht* de Nicolas Van Wassnaer, publié en 1625 à Amsterdam, et l'année précédente « la Compagnie des Indes Occidentales affrêta, au cours du printemps, un navire de deux cent soixante tonnes, appelé *Nieuw Nederlandt*, commandé par Cornélius Jacobz May de born, ayant à bord trente familles, la plupart wallonnes, afin d'y fonder une colonie... Elles s'embarquèrent au début de mars et se dirigèrent vers les îles Canaries, puis vers la Côte Sauvage, où on prit le vent d'ouest qui, heureusement, au début de mai, les amena dans la rivière appelée primitivement *Rio de Montagnes* et maintenant la rivière Mauritis par quarante degrés et demi. » Et nous savons qu'en 1625 ce fut Pierre Minuit, directeur de la Colonie, qui acheta aux Indiens l'île de Manhattan sur laquelle devait s'élever la ville de New-York, pour la somme de soixante florins, soit cent vingt florins d'aujourd'hui, ce qui, même en tenant compte du cours du change, représente, il faut bien le reconnaître, un prix singulièrement avantageux. Un transatlantique de deux cent soixante tonnes, en emplacement de ville, — et quel emplacement, — pour soixante florins... Quel chemin nous avons fait en trois cents ans !

* * *

Pourquoi la commémoration de cette naissance, — qu'on célèbre ce moment même aux bords de l'Hudson, — éveille-t-elle en Belgique cet écho profond dont s'emplissent à cette heure nos esprits et nos cœurs associés, en dépit de la distance, aux esprits et aux cœurs de là-bas ? C'est que, quelques-uns des nôtres, quelques Belges d'aujourd'hui, furent mêlés directement et même principalement aux initiatives hardies et aux péripéties émouvantes qui devaient faire naître et grandir l'immense et merveilleuse cité dont l'importance croît de jour en jour celle de toutes les villes du Nouveau-Monde.

On savait, depuis longtemps, que les Belges avaient eu, avec les Hollandais, un certain rôle dans la fondation de cette ville qui s'appela d'abord *Fort Amsterdam* et la *Nieuw Amsterdam* et qui, à partir de

1664, devait s'appeler *New-York* en passant sous le drapeau britannique. Sans doute, on avait été frappé par quelques noms de lieux, tels que celui de *Hoboken* et celui de *Hellegat*, donnés à un coude de l'East River par Adriaen Block et qui rappellent là-bas le souvenir de notre vieil Escaut. Sans doute, on savait que sur les cartes de l'époque, — notamment sur celle dont Johannes de Laet d'Anvers accompagna en 1630 son *Beschryving van West-Indien*, ainsi que dans le fameux atlas universel de Willem Jansz Blaeu de 1635, l'île de Manhattan et la région circonvoisine étaient désignées à la fois par le nom de *Novum Belgium* et celui de *Nieuw Nederlandt*. On savait aussi que le premier sceau de la communauté destinée à devenir un jour l'Etat de New-York, portait l'inscription *Sigillum Novi Belgii*.

Mais ce beau nom de Belgium, vieux comme César, on savait aussi qu'il était appliqué, au début du XVII^e siècle, dans un sens étendu, à toutes les contrées que Philippe le Bon et Charles le Téméraire avaient réunies sous leur sceptre et que l'extinction de la maison de Bourgogne fit passer sous la souveraineté de l'Espagne. L'emploi de cette expression et même la certitude que des familles calvinistes chassées des provinces méridionales avaient participé à ce mouvement d'émigration et de colonisation, n'avaient guère éveillé jusqu'en ces dernières années la curiosité non plus que la fierté des Belges d'aujourd'hui. C'est surtout la publication récente à Boston d'un manuscrit conservé aux Etats-Unis par la famille de Forest et imprimé sous le titre de *A Walloon family in America*, qui a déterminé un nouveau courant de recherches. Ce manuscrit est en réalité le « journal de voyage fait par les Pères de famille envoyés par Mrs les Directeurs de la Compagnie des Indes Occidentales pour visiter la côte de Guyanne ». On y trouve le récit des aventures de Jessé de Forest, originaire d'Avesnes, qui, s'étant embarqué à Amsterdam à bord du *Pigeon* avec neuf autres émigrants, avait d'abord fixé son choix sur les bords de l'Oyapock en Guyane lorsque, brusquement, ces hardis prospecteurs furent rappelés en Hollande, puis de là aux rives de l'Hudson par les nouvelles enthousiastes qui étaient parvenues à Amsterdam de la part de leurs compatriotes partis avec Cornelis Jacobz May et qui, s'étant établis à Manhattan, exaltaient, en termes lyriques, le sol, les rivières et le climat qu'ils venaient de découvrir.

A la suite de cette publication, des savants et des chercheurs de chez nous ont voulu fouiller plus profondément des circonstances historiques si flatteuses pour notre amour-propre national. M. Emile Stocquart s'y était déjà employé en 1900 et le Baron de Borghrave en 1913. M. Henri La Fontaine vient de s'y appliquer à son tour, avec autant de zèle que de bonheur. Il a notamment remis en lumière les noms de Willem Usselinx et de Cornelis Malyn, tous deux nés à Anvers, l'un en 1657, l'autre en 1602. Le premier paraît avoir été, au prix de longues résistances, le précurseur le plus tenace de la *West Indie Compagnie*, et le projet qu'il traça pour cette grande œuvre, loin de s'inspirer de préoccupations d'un ordre purement mercantile, était l'ébauche d'une œuvre véritable de colonisation, comportant la création de communautés autonomes organisées d'après les principes de liberté et de justice. Quant à Cornelis Malyn, il se signala surtout par ses démêlés avec Willem Kieft, directeur de la Nouvelle-Amsterdam en 1637, dont il combattit le régime autocratique. Quant à Pierre Minuit, qui fut lui-même directeur de la colonie à son début, — l'homme qui acheta tout New-York pour soixante florins, — M. La Fontaine croit aussi que nous pouvons le revendiquer pour nous, et il en donne d'assez bonnes raisons. Sans doute, il était né à Wesel en Westphalie, mais de parents qui y étaient réfugiés pour cause de religion, tout comme les parents de Pierre-Paul Rubens étaient, vers la même époque, réfugiés non loin de là à Siegen. On sait qu'il

(1) Discours prononcé au Palais des Académies le 19 mai, en présence de Sa Majesté le Roi.

parlait le français comme le néerlandais. Et si son nom est orthographié de maintes façons différentes, son blason porte une arme parlante : une chouette, et c'est bien « Minuit » qu'il faut donc prononcer.

* * *

En tout cas, une chose est certaine. Si l'on recherche quel fut le motif et quel fut le mobile qui poussèrent ces hardis pionniers, leurs femmes et leurs enfants sur les grands chemins de l'Océan, ce ne fut point ce désir de fortune qui avait fait émigrer nos ouvriers tisserands en Angleterre au temps d'Edouard III et de ses successeurs. Ce ne fut point non plus cet esprit d'aventures qui conduisit les voiles de nos marins jusqu'à ces belles îles Açores qui s'appelèrent d'abord les îles flamandes. Ce ne fut point même ce besoin d'exportation et d'expansion qui, à l'appel génial de Léopold II, devait ouvrir un jour à nos efforts le centre du continent noir.

Sans doute, les événements devaient bientôt élargir les espérances et les desseins de ces familles exilées de 1624, et associer, avec une ampleur et un succès qu'elles n'avaient jamais espérés, la maturité de leur race à l'enfance d'un peuple. Mais ce qui les guidait à ce moment, c'était moins encore la foi coloniale qu'un autre grand sentiment : la foi religieuse, la foi tout court, devant laquelle il faut toujours s'incliner avec respect.

* * *

Le temps était aux querelles religieuses. La raison d'Etat, dans tous les pays, c'était l'intolérance. *Cujus regio, ejus religio*, proclamait la politique du temps. En nos provinces, nos maîtres pourchassaient les protestants. A cette même époque, les pays protestants pourchassaient les catholiques. Amsterdam s'empressait des Huguenots venus de France, de Flandre et de Wallonie, ainsi que de non-conformistes venus d'Angleterre. En même temps, à Bruxelles, la rue même où nous sommes, cette rue Ducale d'aujourd'hui, qui n'était à cette époque qu'une sorte de sentier le long du rempart, devenait un asile pour les catholiques chassés de la cité de Calvin et prenait le nom de rue des Genevois. Querelles des consciences, déchaînement des passions, rivalités des intérêts, c'est presque tout le résumé du flux et du reflux souvent cruel et lamentable des hommes à travers le monde. C'est toute l'histoire des migrations. C'est toute l'histoire de la route.

* * *

En Amérique du moins, dans le jeune monde où les amenait l'exode, les émigrants trouvaient, dans un contact plus direct avec les forces et les obstacles de la nature, dans les larges courants de la vie de travail et de liberté, une atmosphère nouvelle qui rafraîchissait bientôt les esprits. Les rapports entre les individus s'apaisaient et peu à peu les sévérités des lois.

Dans une curieuse relation qui date de 1646 et qui porte pour titre : *Novum Belgium, description de Nieuw Amsterdam*, un jésuite, le Père Isaac Jorgues, un des premiers missionnaires chez les Iroquois, raconte avec émotion comment, en 1643, ayant été cruellement traité par les Indiens et réduit en esclavage, le commandant hollandais de Renselaerswich, qui avait appris son martyre, paya généreusement sa rançon. Bien mieux, le pasteur calviniste Megapolensis se chargea aimablement d'aller le chercher à cent quatre-vingts kilomètres pour l'amener à Nieuw Amsterdam et le combla de prévenances. Il donna même une petite fête en son honneur et « au bruit des canons et des bouteilles », il baptisa du nom de Jorgues, un îlot rencontré en route au milieu du fleuve. Voilà, n'est-il pas vrai ? de l'union sacrée — et de la meilleure.

* * *

En même temps, ces pionniers du Nouveau-Monde implantaient et cultivaient là-bas, en les faisant bientôt pénétrer dans les institutions américaines, les habitudes de liberté et de démocratie qui étaient dans l'ancienne tradition de nos communes et de nos provinces et que votre enseignement magistral, cher Monsieur Pirenne, nous a appris à mieux comprendre et à plus admirer.

Et il arriva même ainsi que ces principes de chez nous, que les vicissitudes de la politique avaient oblitérés dans leur pays natal, nous les vîmes plus tard nous revenir d'au delà de l'Océan... Ces semences exportées de nos vieilles terres et qui avaient fructifié là-bas dans un sol vierge, le vent venu d'Amérique nous en a parfois renvoyé des graines. Et la vieille mère d'Europe a été plus d'une fois appelée à sa propre sagesse par les enfants qu'elle avait naguère exilés.

C'est ainsi que je voudrais, si j'en avais le loisir et la science, essayer de montrer à quel point les Belges, lorsqu'ils essayèrent de conquérir leur indépendance en 1789, étaient attentifs à tout ce qui se passait dans les colonies américaines qui venaient de se libérer elles-mêmes et combien, plus peut-être que l'exemple de la France, l'exemple des Etats-Unis contribua puissamment à orienter leur action. Tout notre Révolution brabançonne s'inspire de l'insurrection américaine. Dans les journaux patriotes du temps, le brave général Van der Meersch c'est le Washington belge et Van der Noot est généreusement comparé à Franklin. Le comte de La Marek d'Arenberg, qui fut là-bas avec Lafayette, ne manqua point de souligner ces analogies qui apparaissent d'ailleurs dans la constitution et le nom même de la fragile République des Etats Belges Unis. Je possède, entre autres documents sur cette période si curieuse de notre histoire, une lettre d'un jeune Belge, émigré là-bas, petit-fils de Jean Aerts, seigneur d'Opdorpe et échevin-trésorier de la ville de Bruxelles. Ce jeune Belge, François Aerts dit Smith, qui devint grand shérif de la province de New-York s'émeut à la nouvelle de notre insurrection contre le régime autrichien. De Fort-Perm, il écrit alors à ses « chers Patriotes » une longue missive dont le style enflammé traduit toute la doctrine politique moderne. Il les encourage à la défense de leurs droits, privilèges et libertés. Il se dit : « Brabançon natif, soldat américain révolutionnariste et homme libre ». Il leur rappelle qu'un « souverain dégénéré en tyran dès l'instant qu'il cesse de régner d'après les lois établies ». Il leur explique la tactique et les méthodes de Washington. « C'est dans un temps comme celui-ci, écrit-il, quand la réputation de merci-devant concitoyens ainsi que leur salut sont en danger, — quand leurs libertés et franchises, ces piliers de la *Constitution belge*, sont sapées jusqu'au centre par fraude et violence, — quand une juste résistance à des lois cruelles et injustes est nommée rébellion, quand de requêtes et représentations justes et respectueuses présentées au trône sont traitées avec mépris, — quand les juges sont ou contraignent ou dévoués au despote, — dans un tel temps et sous d'aussi terribles circonstances, il est du devoir de tout ami de l'humanité de marcher pour défendre sa vie, liberté et propriété contre un pouvoir déréglé et sauver son pays... ».

La lettre ajoute naïvement : « L'imprimeur est désireux de mettre ici mon nom au large, après avoir corrigé les fautes d'orthographe qui doivent s'y être glissées vu qu'il y a plusieurs années que je n'ai écrit le français et n'ayant aucun dictionnaire qui puisse m'aider... Mais si par accident ou fatalité, les efforts de mes Patriotes pourraient avorter et que la Maison d'Autriche serait victorieuse, en ce cas M. Vlemineckx ou tout autre imprimeur patriote dans les mains duquel ce papier sera déposé, est requis de leur montrer un asile assuré contre toute persécution. »

Ceci n'est qu'un modeste témoignage de l'esprit belge cultivé par l'atmosphère américaine, — mais il est inédit et curieux. Il marque bien ce choc en retour du Nouveau-Monde sur l'Ancien.

* * *

Comment ces actions et réactions réciproques n'iraient-elles pas se multipliant de plus en plus ? Tandis que la nouvelle république étoilée achève de s'organiser, l'émigration européenne s'intensifie sans cesse. Un de ses grands courants part d'Anvers. Il draine surtout vers New-York des familles venues d'Allemagne, de Galicie, de Pologne, mais dans le nombre se trouvent souvent des cultivateurs de nos Flandres et des ouvriers industriels de la Wallonie. Les missionnaires belges sont aussi nombreux, et quelques-uns d'entre eux ont laissé là-bas un souvenir impérissable, tels que le Père De Smet, l'illustre apôtre des Montagnes Rocheuses et le Père Verhaegen, qui fut un des fondateurs de l'Université de St-Louis de Missouri.

Ainsi se sont formés aux Etats-Unis des villages belges, des paroisses belges, des groupes et des sociétés qui demeurent imprégnés de notre esprit national et dont la rencontre nous surprend agréablement lorsqu'il nous arrive de découvrir des journaux flamands dans l'Ohio et une belle église belge dans une des grandes avenues de Chicago.

* * *

J'avais déjà été frappé de ce phénomène lors d'un premier voyage aux Etats-Unis en 1904. Mais ce fut bien autre chose lorsque, en 1914, aux premières semaines de la grande tragédie mondiale, la mission belge que j'avais l'honneur de présider débarqua à New-York et prit aussitôt contact avec le Président Wilson et avec les universités et les « representative men » pour éclairer l'opinion sur le sort fait

notre pays. Dans les milieux officiels, la réserve qui s'imposait à un pays neutre, dont tous les gestes, dont toutes les paroles étaient épiées par nos ennemis, feutraît à peine l'expression des sympathies que ces honnêtes gens éprouvaient pour un pays qui était devenu vraiment le « gage du droit universel ». Je me souviens qu'un jour, à Washington, un des premiers personnages du Gouvernement étant venu pour nous voir et ne nous ayant pas trouvés, nous avait laissé sa carte de visite sur laquelle il avait écrit ces quelques mots : « Neutral, à bravo for the Belgians ». Bien plus, à la Maison Blanche, le Président Wilson nous exprima nettement son admiration pour la Belgique et pour son Roi. Dans les réunions populaires, dans la foule que nous traversions, il nous arrivait à tout instant de remarquer des hommes et des femmes de toute condition qui portaient au chapeau un large ruban comme en ont les marins, sur leurs bérets, et sur ces rubans, nous lisions en lettres d'or : « I am a Belgian ». Nous les interrogeions. Souvent, ils ne parlaient ni le français ni le flamand. Ils étaient presque tous nés en Amérique. Mais le père de celui-ci était venu de Menin, la belle-mère de celui-là était originaire de Charleroi. Et tous, dans ce flot qui pouvait être mortel pour notre pays, tous se mettaient instinctivement du côté du faible contre le fort, tous se réclamaient avec orgueil de leurs origines, plus ravis encore d'avoir un lointain cousin belge que nous le serions d'avoir un oncle d'Amérique.

Faut-il rappeler comment ces sympathies pro-belges devaient bientôt se manifester ? Tout cela, c'est l'histoire d'hier et nous l'avons tous vécu et cependant, dans une journée comme celle-ci, il est impossible que nous n'y pensions pas et que nous n'en parlions pas. Le développement d'abord. Je ne crois pas que l'Histoire ait jamais vu un spectacle aussi noble que celui de cette grande Nation qui, par l'Océan, sans que rien l'y obligeât, sinon un admirable souci de fraternité humaine, a contribué à assurer l'existence matérielle d'une population de plus de sept millions d'êtres à l'heure même où un autre empire qui, celui-là, avait promis de nous protéger, nous opprimait, nous affamait, nous diffamait.

Et ici quels mots pourront jamais dire suffisamment notre reconnaissance ? Les cris de nos petits enfants qui avaient faim et que la *Commission for Relief* a nourris, les larmes des pauvres mères qui voyaient la mort s'asseoir à leur foyer et que la générosité américaine a délivrées de ce spectre, le regard du soldat blessé ou malade recueilli, soigné, guéri par la Croix-Rouge américaine, telle fut, telle demeure la vraie récompense de cette large fraternité qui eut toutes ses ingéniosités et toutes les délicatesses...

Et puis, plus tard, l'intervention armée à laquelle l'argument belge fut assurément pas étranger et qui illumina le ciel des Alliés de toutes les étoiles de la bannière américaine. Pershing et ses légions couraient comme des vagues incessantes, en une marée toujours montante, qui devait contribuer à faire reculer l'invasion et achever de forcer la victoire.

Dans une page émouvante, l'homme de belle intelligence et de grand cœur qui représentait l'Amérique auprès de la Belgique pendant ces années d'épopée, M. Brand Whillock, nous a dit quel sentiment les soldats de son pays éprouvaient lorsque, débarquant au Havre, ils découvraient le drapeau belge : « La Belgique, c'était un pays que nous ne connaissions pas avant de l'avoir vu. Le mot était pour eux une inspiration, un symbole de la cause. » Il reproduit quelque part ces paroles d'un capitaine du 148^{me} régiment d'infanterie américaine, qui prit part à l'offensive définitive d'octobre 1918 : « Nous étions, à ce moment-là, sur l'Escaut ; nous nous trouvions près du village de Cruyschaum. Je commandais mon bataillon, et, recevant l'ordre d'avancer, je me trouvais au milieu d'un chemin. Devant nous le village, dont le chemin faisait la rue principale. Avec ma longue-vue, je pouvais voir l'ennemi encore dans le village. Nous aurons une petite écharfourée, je disais-je. Nous avançons, les Allemands s'enfuient ; nous entrons dans le village ; personne : toutes les fenêtres sont fermées, tous les volets sont clos. C'est comme un village mort. Nous avançons encore, nous avançons partout, comme par enchantement, tous les volets s'ouvrent ; partout les drapeaux américains sortent, et, comme une floraison magique, nos couleurs ornent le village ; par les fenêtres d'une maison, nous entendons un piano jouer le *Star Spangled Banner*, et puis nous les habitants sortent de leur maison, se jettent sur mes hommes et nous les embrassent, à la surprise quelque peu embarrassée de ces gars, qui ne sont pas accoutumés chez eux à de telles démonstrations. Ils nous offrent des fruits, du vin, des gâteaux. Où avaient-ils trouvés ces drapeaux américains ? Cette jeune fille, où avait-elle appris notre hymne national ? Où ces braves gens avaient-ils caché ce vin ? Comment s'étaient-ils procurés ces fruits et ces gâteaux ? Je n'en sais rien.

Nous faisons halte, et mon vieux sergent-major, qui avait fait toutes les batailles, — Château-Thierry, Saint-Mihiel, le bois de Belleau, l'Argonne, — se tourne vers moi et de sa manière lente et froide me dit : « Ça compense tout ». Qui sait ? Parmi ces braves *Sammies* qui ont ainsi aidé à nous libérer, il en était peut-être dont les aïeux furent au nombre de ces pèlerins de 1624 dont nous célébrons aujourd'hui le souvenir ? Et eux aussi, songeant à l'exil et à la persécution de jadis, auront pensé : « Ça compense tout ».

D'autres gestes inoubliables, d'autres événements se sont ajoutés depuis lors à tous ceux de la guerre, qui ont bien montré que l'amitié entre nos deux pays était désormais profonde et inébranlable. La réception triomphale faite à nos Souverains et qui eut tant d'écho dans les cœurs belges, l'accueil réservé au Cardinal Mercier, à nos généraux, à nos savants, la Fondation universitaire qui mêle une élite de notre jeunesse à la vie intellectuelle de là-bas, la reconstruction de la Bibliothèque de Louvain sur laquelle on se propose d'inscrire ces mots éloquentes : *Furore teutonico diruta. Dono americano restituta*, combien de preuves tangibles de la persistance de cette amitié que nous sommes fiers d'avoir conquise !

Sans doute, la différence est saisissante entre nos deux nations. D'une part, un immense Empire qui a l'Atlantique et le Pacifique pour frontières et auquel une race jeune et un sol jeune assurent des possibilités infinies, d'autre part un petit pays où sur une vieille terre aux limites étroites vit depuis des siècles une population surabondante riche en traditions, en monuments et en trésors d'art et dont le présent n'est point encore exempt de difficultés et d'incertitudes. Mais si ces deux pays ont chacun leur physionomie et leurs caractères propres, les liens qui nous rattachent, Américains ou Belges, à nos patries respectives sont tissés des mêmes fibres intellectuelles ou affectives. La trame en est également serrée. Le tissu en est également pur. C'est le même besoin ardent de justice, c'est le même respect sacré de la liberté individuelle, c'est le même amour du travail, la même soif de progrès, le même souci de l'honneur.

La cérémonie d'aujourd'hui, à laquelle la présence de notre Roi donne une si haute portée, affirmera encore la sincérité et l'ardeur de ces sympathies. Pour moi, je voudrais en finissant exprimer un simple vœu : celui que cette journée du Tricentenaire de New-York ne demeure pas sans lendemain. Celui de voir se créer un organisme permanent qui, sous le nom d'Amitiés Belgo-Américaines ou de Comité Belgique-Amérique, assurera le contact et l'échange régulier des idées, des recherches et des intérêts entre les deux nations dont nous avons évoqué aujourd'hui les souvenirs communs et dont nous saluons en même temps les communes espérances.

Comte CARTON DE WIART,
Ministre d'Etat.



On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

81, rue de l'Abbaye, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande



Ce que j'ai vu en Russie soviétique (1)

Combien de temps encore ?

Le lecteur qui a eu la patience de me suivre jusqu'au bout a le droit de demander une réponse précise à certaines questions essentielles quant au sort de l'Europe de demain. Si le gouvernement bolchéviste est vraiment aussi mauvais que cela, comment a-t-il pu durer 6 ans ? Et combien de temps le cauchemar bolchéviste durera-t-il encore ? Et lorsqu'aura sonné l'heure de la délivrance, quelle forme cette délivrance prendra-t-elle vraisemblablement ? Quel sera le gouvernement qui, selon toute probabilité, succédera au Bolchévisme ?

Un écrivain particulièrement prudent refuserait de se prononcer en objectant que dans le chaos et la confusion qui règnent à l'heure présente, il y a trop de facteurs inconnus et d'alternatives possibles pour autoriser un pronostic exact. Un écrivain religieux pourrait répondre que la date du « jour du jugement. » est le secret de la Providence. Un écrivain cynique répliquerait qu'il n'y a aucune raison pour que la fin du Bolchévisme soit proche et qu'après tout, en ce jeu diabolique, le diable pourrait bien être le dernier gagnant. J'ai entendu à Moscou beaucoup de diplomates exprimer l'avis que si les bolchévistes s'en tiennent à leur nouvelle politique économique et s'abstiennent de défier les forces morales de la civilisation, le régime pourra se maintenir indéfiniment. J'estime que les suppositions et le jugement de ces diplomates sont erronés. Si notre diagnostic du régime bolchéviste interprète correctement les faits, ces derniers nous fournissent une base suffisante pour une prévision raisonnable de la marche probable des événements et nous autorisent à prédire le sort prochain du présent régime. Il se peut que nous ne soyons pas en mesure de dire exactement quand ce régime prendra fin, mais nous pouvons prédire avec plus ou moins d'exactitude l'aspect et la forme que prendra vraisemblablement cette fin.

* * *

Que le gouvernement soviétique se maintienne, paraît être pour beaucoup d'observateurs un argument sans réplique en faveur du Bolchévisme. On nous dit que ce gouvernement ne saurait être aussi mauvais qu'on le représente. Un régime qui pendant 6 années a triomphé de tous ses ennemis, qui a pu, à Gênes et à Lausanne, défier l'Europe, dont les flots aujourd'hui encore menacent de submerger l'Allemagne, — doit posséder des réserves cachées d'énergie que de façon ou d'autre notre analyse n'a pu déceler. Après tout, un peuple a le gouvernement qu'il mérite et mérite le gouvernement qu'il a. Il se peut que le gouvernement bolchéviste soit exactement le genre de gouvernement le mieux adapté au tempérament russe. Et s'il l'est, quelle est la raison qui l'empêcherait de durer ? Ne serait-il pas le régime définitif ?

Il se peut que « l'homme dans la rue » puisse difficilement comprendre la durée du Bolchévisme, tout comme il ne parvenait pas à comprendre le prolongement indéfini de la résistance allemande contre l'univers entier — ou presque. Pourtant dans les deux cas il existe des raisons suffisantes pour expliquer le triomphe provisoire d'une politique faite de

terrorisme. Il y a de cela quatre cents ans, le plus grand des maîtres dans l'art de gouverner tâchait d'expliquer, dans le premier traité moderne et scientifique de politique, pourquoi les régimes despotiques malfaisants de la Renaissance italienne parvenaient à se maintenir. Point n'est besoin d'être un adepte des principes de Machiavel, pour se rendre compte que la survivance d'un gouvernement despotique peut n'avoir aucun rapport avec sa valeur intrinsèque, morale ou politique. L'étude de l'Histoire ne fournit guère d'appui à la doctrine réconfortante selon laquelle les bons gouvernants seraient toujours récompensés et les mauvais invariablement châtiés. Sans doute, les vérités éternelles peuvent se manifester en fin de compte. Mais un gouvernement malfaisant peut quand même, et durant bien des années, mettre singulièrement à l'épreuve la foi de ceux qui désireraient justifier les voies de la Providence dans le gouvernement des hommes.

* * *

La faiblesse est le seul péché sans rémission de tout gouvernement. Le dernier Stuart, le dernier Bourbon et le dernier Romanov sont tombés non parce que mauvais mais parce que faibles. Et quelles que soient les fautes du gouvernement bolchéviste, on ne peut l'accuser d'avoir jamais péché par excès de faiblesse. Il aura été, au sens entier du mot, un gouvernement d'hommes forts, animé d'une énergie indomptable et sans scrupules, s'inspirant d'une croyance fanatique. Il est probable que ces hommes forts, le demeureront jusqu'au bout, car rester au pouvoir est pour eux une question de vie ou de mort. C'est une des maximes favorites de Machiavel qu'un prince idéal doit gagner ses ennemis à sa cause ou les exterminer sans pitié. Les bolchéviks, ne pouvant s'attendre à gagner leurs adversaires, n'ont jamais hésité à les exterminer. Ils n'ont jamais fait preuve de clémence et ils savent qu'ils ne peuvent s'y attendre pour eux-mêmes.

En un certain sens il est très vrai que les gouvernants bolchévistes sont adaptés à la mentalité russe. Les Russes sont un peuple passif et docile. Ils ont été habitués aux méthodes terroristes durant des siècles. Fait intéressant : tous les grands souverains russes : Ivan IV, Pierre le Grand, Catherine la Grande et Nicolas I avaient adopté une politique et des méthodes bien semblables à celles des dictateurs d'aujourd'hui ; et on peut dire qu'en un certain sens Lénine est le successeur en droite ligne d'Ivan le Terrible. Toutes ces dictatures sont passionnément intéressantes en tant que sujet d'étude d'art démagogique. Deux mots d'ordre ont suffi à renverser Milukoff et Kerensky. Les bolchéviks promirent la paix universelle et immédiate — et des millions de paysans abandonnèrent de suite les tranchées. Ils promirent aux *moujiks* la possession immédiate du sol — et des millions de paysans se mirent de suite à exproprier les propriétaires fonciers. Dans ces deux mots d'ordre, lesquels eurent un effet magique, gît tout le secret du triomphe soudain du Bolchévisme. Nous ne devons pas oublier non plus que lors de la Révolution de novembre 1917 et jusqu'en novembre 1918, les bolchéviks ont été aidés de façon efficace par les Allemands. Du pacifiste russe on fit l'instrument du militariste prussien. Aujourd'hui les yeux des paysans se sont dessillés. Ils ont découvert que les moyens de cultiver la terre volée leur font défaut, et que sous la domination bolchéviste leur situation est infiniment plus mauvaise qu'elle ne l'était sous le régime débonnaire du propriétaire foncier. Mais aujourd'hui encore et quelque amer que soit son désespoir, le paysan se trouve entre deux feux. Aujourd'hui encore son opposition au bol-

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, du 2, 9 et 16 mai 1924.

chévisme est paralysée par la crainte, le propriétaire foncier une fois revenu, de se voir enlever la terre dont il s'est emparé. Plus encore : il redoute d'être frappé de châtimens terribles.

Le paysan sait en outre que s'il réussit à renverser les Soviets, il aura à se battre — et de cela il est fatigué. Il est terriblement las de guerroyer. Il a versé son sang à profusion. Il est affamé. Dans les circonstances actuelles pas de Fascisme possible en Russie, même si la Russie pouvait produire un Mussolini. L'esprit du peuple est brisé. Avant tout il ne lui reste plus de chefs. Et, sans chefs, la cause a beau être excellente, le nombre d'hommes immense — impossible quand même de mener une guerre à bonne fin.

Ajoutons que, comme les terroristes français en 1793, les terroristes bolchévistes ont été aidés par les bévues commises par les Puissances étrangères. Non seulement l'intervention futile des Alliés n'a pas réussi à détruire le bolchévisme, mais elle l'a fortifié. Elle a permis aux bolchéviks d'organiser une grosse armée et d'en améliorer la discipline. Il est probable que, si les Alliés avaient été unis quant à l'objet en vue, s'ils avaient attaqué simultanément et vigoureusement sur tous les fronts, les bolchéviks eussent été battus. Mais l'effort allié n'était guère coordonné, et Trotski put à loisir battre ses adversaires l'un après l'autre, quand il le voulait et comme il le voulait.

* * *

Le facteur le plus décourageant de la situation russe d'aujourd'hui, c'est l'absence des éléments mêmes d'une classe politique dirigeante à l'aide desquels un gouvernement fort, à caractère alternant, pût être formé. Si aujourd'hui le bolchévisme est fort, c'est moins en vertu de sa propre force intrinsèque que de par la faiblesse de ses adversaires. C'est là un trait caractéristique et très ancien de la situation politique russe. Même sous le tsarisme l'opposition politique n'a jamais été autre chose qu'une très petite minorité. Cette minorité a été massacrée ou forcée à s'exiler. Il y a à l'étranger un million de réfugiés russes. Milukoff est à Paris, le général Skoropadski à Berlin, Wrangel en Serbie, Savinkov en Tchécoslovaquie. Prague seule, promue de façon inattendue à la dignité de capitale politique et intellectuelle de tout le monde slave, est à même d'entretenir deux Universités russes avec 6.000 étudiants. Le résidu misérable de « l'intelligence » demeuré en Russie est entré dans les rangs de la bureaucratie bolchéviste pour ne pas mourir de faim. Dans ces circonstances, les bolchéviks disparaîtraient qu'il n'existerait pas d'opposition organisée pour prendre leur place. Ils n'ont que trop bien réussi à faire autour d'eux le vide politique.

S'il prend tous ces facteurs en considération, le lecteur ne s'étonnera plus de ce que les bolchéviks aient réussi à se maintenir jusqu'ici au pouvoir. Un gouvernement terroriste peut durer longtemps dans des circonstances favorables : il n'en existe pas moins une limite dans le temps qui ne peut être dépassée ; et la sentence de mort ne saurait être indéfiniment retardée. Les bolchéviks ont vécu aux dépens des ressources accumulées par bien des générations. Ces ennemis irréductibles du capitalisme ont vécu en parasites du capitalisme du Passé. Ils ont réussi à ruiner leurs adversaires : ils ne s'en trouvent pas moins englobés eux-mêmes dans la détresse générale qu'ils ont engendrée. Un gouvernement bolchéviste coûte bien plus cher qu'un gouvernement capitaliste ; il est aussi beaucoup plus corrompu et ne peut se maintenir s'il n'a que la banqueroute pour base. Le paysan a été saigné à blanc, et les financiers bolchévistes ne savent

où donner de la tête, se demandant où et comment ils pourront encore augmenter les impôts qui sont nécessaires pour aller de l'avant. Aussi longtemps qu'ils pouvaient nourrir et habiller l'armée rouge et la bureaucratie rouge, ils pouvaient se maintenir au pouvoir. Mais la situation financière est désespérée à ce point que chaque semaine les bolchéviks ont aujourd'hui à congédier des dizaines de milliers de soldats et d'employés civils ; résultat : ceux qui jusqu'à présent soutenaient le régime parce qu'il les faisait vivre, vont aujourd'hui grossir les rangs des mécontents. Une fois le mécontentement général dans l'armée rouge, le jour du jugement ne pourra plus être retardé.

* * *

Il faut en même temps ne pas perdre de vue que, comme il ne reste plus d'opposition extérieure, la fin ne peut venir du dehors. Elle devra venir de l'intérieur. Tout d'abord il n'y aura pas lutte entre réactionnaires et bolchéviks : ce sera une lutte intestine entre les bolchéviks eux-mêmes. Dès avant la Révolution il y avait toujours lutte entre les deux ailes du parti communiste. Dix ans durant Trotski fut l'ennemi de Lénine, comme Karl Marx avait été l'adversaire acharné de Proudhon et de Bakounine. Jusqu'à sa mort Lénine a pu jouer le rôle d'arbitre suprême. Dzerjinsky se méfie de Trotski et de Radek. Les sentiments antisémites se propagent dans l'armée. Pour se défendre les extrémistes ont dernièrement recommencé leur croisade antireligieuse et ils punissent toute manifestation d'antisémitisme comme crime de haute trahison contre-révolutionnaire. Mais ils ont fait erreur, et il est probable que l'antisémitisme et les sentiments religieux outragés des masses seront les mobiles de la révolte à venir contre les dictateurs. Et lorsque celle-ci éclatera les dictateurs constateront peut-être que leurs janssaires ne méritent pas confiance ou ne sont pas assez forts pour les préserver de la vengeance populaire. Que deux ou trois régiments bolchévistes antisémites lèvent l'étendard de la révolte, et le régime bolchéviste, tout comme le régime tsariste, peut s'effondrer dès le lendemain. Comme la Révolution française, la Révolution bolchéviste finira comme elle avait commencé : par une rébellion militaire victorieuse. Mais, au contraire de la Révolution française, il est bien improbable que la contre-révolution russe produise un Napoléon. Napoléon est un type latin et ne peut avoir son équivalent en Russie ; du reste, en Europe même un Titan n'apparaît qu'une fois en cinq cents ans. En Russie, la terreur rouge sera simplement remplacée par la terreur blanche, comme cela est arrivé en Hongrie, en Bavière et en Finlande. Il se produira un massacre général de tous les membres actifs du parti communiste et un pogrom de Juifs non moins systématique. Après une brève domination de généraux bolchévistes contre-révolutionnaires, il se produira probablement un essai de restauration monarchique.

Ce nouveau gouvernement monarchiste rétablira la paix intérieure. Il provoquera une renaissance immédiate du commerce et de l'industrie. Mais il ne contribuera pas nécessairement à la paix à l'extérieur, car le nouveau gouvernement aura à faire appel au sentiment national. Il aura à demander le rétablissement des anciennes frontières. Il tâchera de reprendre possession des États limitrophes et des ports baltiques, obtenant par là l'accès nécessaire à la mer. La Pologne sera l'ennemi du nouveau gouvernement comme elle le fut de l'ancien. Et si un régime réactionnaire fort parvient en même temps — ce qui semble fort probable — à s'établir en Allemagne, le nouveau gouvernement russe cherchera à s'allier au gouvernement allemand. Nous assisterons alors une fois

encore au regroupement des Puissances réactionnaires à l'Est, les Puissances libérales leur faisant comme jadis contre-poids dans l'Ouest. Combinaison des Puissances réactionnaires qui sera irrésistible à ce point, qu'elles demanderont certainement (elles seront en mesure d'imposer peut-être) une révision radicale des clauses du traité de Versailles, traité qui leur avait été imposé sans leur consentement.

CHARLES SAROLÉA,
Professeur à l'Université d'Edimbourg.



Les Bollandistes à l'Académie

C'est de l'Académie française que je veux parler, car ils sont représentés à la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique par leur chef actuel, le R. P. Delehaye. Jeudi dernier, en étant reçu par M. Henry Bordeaux sous la coupole de l'Institut de France, M. l'abbé Henri Bremond le fait un peu pénétrer avec lui dans le sanctuaire des gloires intellectuelles françaises. Succédant lui-même à Mgr Duchesne et chargé par la tradition de l'éloge de son prédécesseur, il a été chercher hors de France l'exacte mesure de son rôle scientifique.

Je comprends mieux, à présent, la hâte avec laquelle en juillet dernier, venu à Bruxelles pour célébrer Pascal et reçu à la table de la *Revue Générale*, l'illustre auteur de *L'histoire du Sentiment religieux en France* s'enquit de la présence de ses savants amis du Collège St-Michel. Il ne se contenta pas, assis tout près des RR. PP. Delehaye et Peeters, de mener avec eux une conversation animée et amicale. Il courut, malgré la chaleur et la préoccupation du discours à prononcer, jusqu'au siège actuel de la Compagnie des disciples de Bollandus. Et un passage de sa harangue académique vient faite écho à cette visite.

« Je n'ai pas l'intention de batifoler, et si l'on vient pour s'amuser à m'entendre on sera bien déçu. Il n'est pas mauvais de faire le contraire de ce que les gens attendent de vous. Ayant à parler d'un prélat et d'un savant, je serai austère et précis. Tant pis pour la galerie... » En ces termes ou à peu près s'exprimait l'autre matin, en ma présence, à une table amie, le souple et souriant humaniste. Austérité et précision, chez l'abbé Bremond, ne sont jamais synonymes d'ennui et de lourdeur. On paraissait bien rassuré autour de lui. Et quelqu'un d'ajouter : « Votre allusion à la Belgique, au moins, est des mieux venues ».

On pense si je levai le nez. Et le soir même l'éminent ami m'apportait, « en trahissant tous ses devoirs de discrétion professionnelle, l'épreuve des deux pages du manuscrit académique. Elles risquent d'échapper aux ciseaux des agences qui transmettent l'essentiel des deux discours et le lecteur aura tout profit à les trouver ici.

L'abbé Bremond vient de rappeler que la vocation scientifique de l'abbé Duchesne se dessina au moment où Renan allait achever les derniers volumes de ses « Origines chrétiennes ». L'Église de France n'avait pas grand'chose à leur opposer. Le jeune prêtre s'appropriait à combler cette lacune.

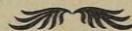
« Pour bien des raisons, que je n'ai pas à rappeler ici, l'entreprise était plus scabreuse que l'abbé Duchesne ne l'imaginait dans l'allégresse confiante du départ. Grâce à Dieu, il ne serait point seul. » C'est vers 1877, écrivait-il, en 1911, que je pris conscience de mon être scientifique. Je m'éveillai alors, comme Dante, dans une forêt obscure. Comme je regardais autour de moi, et n'apercevais que quelques leurs bien pâles, bien lointaines, bien fugitives, je m'en tendis appeler. Un autre que moi cherchait sa voie, demandant qu'on pût servir l'Église par son histoire — retenez ces mots, Messieurs, ils résumant toute sa vie — par son histoire consciencieusement étudiée et franchement exposée. Nous étions deux. Aussitôt nos mains se serrèrent et nous commençâmes à marcher ensemble. » Cet autre était l'insigne bollandiste, à la sûre intelligence et au cœur plus sûr encore, le jésuite Charles de Smedt, lequel, de son

côté, a formulé en ces quelques fières paroles son ambition propre, et, du même coup, celle de son « jumeau », l'abbé Duchesne : « Pour suivre et proclamer la vérité historique, et rien que la vérité, malgré les contradictions, les colères, les ennuis de divers genres, auxquels cette franchise peut donner lieu. » Ils étaient deux, mais bientôt ce ne serait plus assez dire, car Duchesne aurait aussi avec lui l'héroïque brigade qu'allait former le Père de Smedt. Je les visait l'été dernier, dans ce collège de Bruxelles, qui est un des hauts lieux de la science. Hélas ! les vieux camarades, les disciples immédiats de Duchesne — car ils l'appellent leur maître, eux qui ne jouent pas avec les mots — n'étaient plus là qu'en très petit nombre ; le P. Delehaye, le P. Peeters. Mais que ne puis-je vous rendre l'accent, la ferveur de l'admiration reconnaissante qu'ils lui gardent ! Prés de son portrait, qui est là en belle place, nous ne nous fatiguons pas de parler de lui. Puis, sur un signe de leur président, je vis venir à nous, de tous les coins de la vaste bibliothèque, les recrues nouvelles, la jeune postérité de l'antique Bollandus — un celtisant, deux médiévistes, un byzantin, que, sais-je encore ? — tous épanouis d'enthousiasme au nom du grand homme, que leurs anciens leur ont donné pour modèle, et dont ils transmettront le culte aux bollandistes de l'avenir. »

N'est-ce pas que le récit fait image ? Et comme on aime à évoquer la silhouette du haut bâtiment de pierre et de brique qui domine l'horizon bruxellois à l'Est et découvre lui-même, d'un côté, toute la cité bruyante et matérielle, de l'autre, la grande forêt silencieuse et monastique !

Ainsi la tradition de l'humanisme bénéficie d'une rare rencontre, ainsi nous gardons la certitude que les amitiés spirituelles ne font point tort au progrès lent et fécond de la science. Soulignons aujourd'hui le rayonnement de gloire française qui unit le dôme du Pont des Arts à la Bibliothèque du boulevard Saint-Michel.

HENRI DAVIGNON.



L'emprise yankee sur l'Amérique latine

S'est-on jamais avisé qu'il existe de par le monde un pays qui est assez déshérité de la nature pour n'avoir pas de nom, du moins pas de nom bien à lui ? Ce pays — c'est de la patrie de Wilson que nous voulons parler — on l'appelle tantôt États-Unis de l'Amérique du Nord, ce qui prête à confusion, puisqu'il existe dans la partie septentrionale du nouveau monde une république fédérative — le Mexique — qui s'appelle aussi États-Unis. Tantôt, on le désigne sous le nom, plus simple, d'« États-Unis d'Amérique », ce qui aggrave encore l'équivoque, puisqu'il y a, en Amérique, outre la république anglo-saxonne et le Mexique, les États-Unis du Brésil et les États-Unis du Vénézuéla. Tantôt, enfin, prenant la partie pour le tout, on l'appelle « Amérique », nom qui, sans doute, a tous les suffrages de ses habitants, puisqu'eux-mêmes ne se font pas appeler autrement qu'« *Americans* ».

N'a-t-on jamais songé, à Washington, à parer à cet oubli gênant ? Ou bien les compatriotes de M. Coolidge se disent-ils que cela n'en vaut point la peine, et que cette appellation d'« *Americans* » cessera d'être usurpée le jour prochain où la bannière des « stars and stripes » flottera depuis la Mer de Baffin jusqu'au cap Horn ?

A Dieu ne plaise, pour notre civilisation latine, que la bannière étoilée flotte jusqu'au cap Horn ! Et pourtant...

Contrairement à l'idée que l'on s'en fait généralement, en Europe, nulle nation, autant que la nation yankee, n'a étendu son domaine dans d'aussi vastes proportions. Relativement réduit à la proclamation de l'indépendance — les possessions espagnoles s'étendaient, à l'Est, jusqu'au Mississipi — le pays n'a cessé de s'accroître. C'est, d'abord, l'acquisition de territoires étendus à la Grande-Bretagne ; l'acquisition de la Louisiane à la France, de la Floride à l'Espagne. Plus tard, le Texas, appartenant au Mexique, après avoir reçu un flot d'immigrants yankees, est annexé — « annexion parfaitement légitime » dit l'historien yankee David Saville Muzzey — et, en vertu du traité d'annexion, le règlement de tout litige de frontières entre le Mexique et le territoire nouvellement annexé est laissé à l'action du gouvernement des *United States*. Pareille clause ne tarde pas à provoquer de la part du Texas — lisez le Président Polk — une demande de rectification de frontière. Celle-ci ne doit-elle pas être poussée de plus en plus vers le Sud ? C'est le Rio Grande qui, provisoirement, doit la marquer. La guerre éclate. Le Mexique est envahi et le vaincu doit céder la Californie et le Nouveau-Mexique, « conditions très libérales » dit le même historien. La justice de la cause yankee dans la guerre imposée au Mexique n'est pas douteuse, ajoute-t-il, car les territoires cédés ou du moins une partie d'entre eux risquaient de tomber au pouvoir de la Grande-Bretagne.

Le territoire de l'Orégon est acquis ensuite ; et, simultanément, toute la côte du Pacifique, enfin, l'Alaska en 1867.

En 1898, c'est la guerre avec l'Espagne, dont l'occasion est fournie par l'explosion en rade de La Havane du navire de guerre yankee « Maine » et dont la cause réside dans l'« intérêt très vif » qu'à Washington on avait toujours nourri à l'endroit de Cuba, la perle des Antilles. La flotte espagnole anéantie au large de Cavite (îles Philippines) et de Santiago (Cuba), le traité de Paris est signé, en vertu duquel l'Espagne cède Porto-Rico, Guam et les îles Philippines. Quant à Cuba, la « libération » est mitigée quelque peu, évidemment. L'amendement Platt établit sur l'île le protectorat yankee. Conformément à cet amendement, 1^o Cuba ne contractera pas de lettres hors de proportion avec les revenus ordinaires du pays ; 2^o elle vendra ou louera aux U. S. certaines stations de charbon ; 3^o elle reconnaîtra à cette dernière puissance le droit d'intervenir pour maintenir dans l'île un gouvernement capable de protéger les vies, les biens et la liberté individuelle.

Pour ce qui est de Porto-Rico, on en fit une sorte d'intermédiaire entre une colonie et un territoire fédéral, le gouverneur yankee y établi pouvant frapper de *veto* les lois votées par la législature nationale.

L'année même de la guerre avec l'Espagne, c'est l'annexion des îles Hawaï, et, l'année suivante, l'établissement du condominium sur Samoa.

La guerre avec l'Espagne clôt l'ère des conquêtes faites à coups de canon. Le procédé est trop bruyant, bon, tout au plus, pour des Européens. Une armée nouvelle, plus « morale » est née, ou plutôt vient d'être perfectionnée. C'est la doctrine de Monroe, autrement dit, la politique de l'intervention, laquelle se manifeste sous toutes les formes : missions protestantes ; missions pour l'assainissement des villes et des régions frappées par la fièvre jaune ; missions de conseillers et de contrôleurs financiers. Bref, c'est la politique des missions et... du dollar.

Lorsque l'Amérique espagnole eut secoué le joug de la mère-patrie, le président Monroe, en un message fameux, proclama (1823) que « dorénavant, les continents de l'hémi-

sphère occidentale ne seront plus considérés comme susceptibles de colonisation par une puissance européenne ». Le message ajoutait que toute tentative des puissances de l'Europe d'imposer aux puissances ibéro-américaines le régime de l'Espagne, serait regardée comme une manifestation de caractère inamical vis-à-vis des *United States*. Cette doctrine marque, en somme, le moment où l'attention yankee commença à se porter sérieusement sur tout ce qui se passait dans le nouveau monde. Au fur et à mesure des nécessités expansionnistes, cette doctrine fut révisée et élargie, si bien qu'aujourd'hui, l'allure de protecteur que se donne l'Oncle Sam n'est pas sans inquiéter — justement, comme nous le verrons — ses voisins plus faibles. Car, si le gouvernement de Washington s'est borné, au début, à interdire aux puissances européennes toute immixtion dans les affaires d'Amérique, il n'hésite plus, maintenant, à s'en mêler lui-même. Cette extension de la doctrine de Monroe, donnée par le président Roosevelt était, de toutes, la plus grosse de conséquences, lorsque Hughes, le secrétaire d'État, d'un seul coup, permit, à l'endroit de la doctrine, toutes les audaces, en déclarant solennellement que « les États-Unis se réservent le droit d'interpréter à leur guise la doctrine de Monroe ».

Une application relativement récente de la doctrine de Monroe, c'est l'intervention de Washington dans un conflit surgi, en 1886, entre la Grande-Bretagne et le Vénézuéla, à propos de la frontière de la Guyane britannique. Cette intervention risqua, un moment, de provoquer la guerre entre les deux puissances anglo-saxonnes. Mais la doctrine de Monroe est une des bases politiques les plus populaires au pays de l'Oncle Sam. L'application en est rigoureusement réclamée, dans les sphères politiques et dans la presse, chaque fois qu'il s'agit, en Amérique latine, de régler un litige de frontières ou de recouvrer des dettes.

En 1902, les U. S. acquièrent les droits de la Société française pour le percement de l'isthme de Panama. Mais Panama est une province colombienne, et la Colombie refuse de céder au gouvernement de Washington le droit de contrôle sur la bande de territoire nécessaire à la construction du canal. Qu'arrive-t-il ? « Irrité de cette tentative de mettre obstacle au progrès du monde », dit Muzzey, Roosevelt favorise la révolution à Panama. La chose est prouvée non seulement par la présence de canonniers yankees près de l'isthme, mais encore par une dépêche à Panama du secrétaire d'État Loomis qui demandait des nouvelles de la révolution quelques heures avant qu'elle eût éclaté. Comme l'a dit un professeur yankee, le gouvernement de Roosevelt a eu pour la Colombie aussi peu d'égards qu'une compagnie de chemins de fer pour les réclamations d'un pionnier indien le long de sa voie. La république fut donc proclamée à Panama et une indemnité de 25 millions de dollars reconnue à la Colombie, indemnité qui, d'ailleurs, n'a été payée que l'an dernier.

Quant à la république de Panama, les difficultés n'ont pas tardé à surgir entre elle et Washington, le locataire tendant de plus en plus à se substituer au propriétaire. En attendant une mesure plus radicale, le gouvernement de Washington annexe à la zone du canal des portions de territoire de plus en plus étendues, sous prétexte que celles-ci sont nécessaires à la Compagnie ou à la défense du canal. Les hôteliers yankees s'établissent en grand nombre dans le pays, et il n'est pas jusqu'aux dénominations géographiques qui ne soient « américanisées ».

C'est au Mexique que l'intervention yankee se manifeste avec le plus de véhémence. Les troubles, les révolutions s'y

succèdent ; les fusils, de marque yankee la plupart du temps, y partent tout seuls. A la faveur du désordre et du mal d'argent, les affaires s'y traitent. Les banquiers accourus de New-York ou de Chicago y achètent des aciéries, y achètent des hauts-fourneaux, y achètent des gisements pétrolifères. Que n'y achètent-ils pas ? Ne sont-ils pas puissamment riches ? La presse yankee — et d'Europe, n'est-il pas vrai ? — publie, à grand renfort de dépêches, des nouvelles formidables, sensationnelles, de bandits mexicains, de barbarie mexicaine, de gâchis mexicain. Des histoires de bandits surtout. C'est un paisible citoyen yankee qui est enlevé par des brigands. Il ne sera relâché que contre paiement d'une rançon considérable. Et les journaux de New-York et de Boston de jeter les hauts cris et de réclamer une intervention armée... Mais une enquête discrète révèle que l'enlèvement fait partie d'un plan formé à New-York et n'est qu'un coup monté dans le but de provoquer une tension entre les deux nations voisines et le déclanchement de l'intervention tant attendue. — « Nous ne voulons rien prophétiser quant à l'avenir immédiat, dit la *Chicago Tribune*, mais rien dans les circonstances présentes ne modifie notre conviction que le Mexique tombera tôt ou tard sous le contrôle américain. » — Et pourquoi pas ? La Grande République n'a-t-elle pas incorporé déjà le Texas, le Nouveau-Mexique, la Californie et le Colorado ?

Entre le Mexique et le Panama, il y a les républiques de l'Amérique Centrale : Guatémala, Honduras, San Salvador, Nicaragua, Costa-Rica. A l'exception du *Nicaragua*, qui est occupé par les troupes yankees et dont les U. S. administrent les finances, toutes ces républiques sont en faillite et ont besoin d'argent. Le prêteur habituel attend son heure ; il prêtera tout ce que l'on voudra, contre bons gages, cela s'entend, gages qui lui permettront de porter atteinte, en toute tranquillité, à la souveraineté nationale de l'État emprunteur. Pour ce qui est particulièrement du *Honduras*, les journaux nous ont annoncé que l'anarchie y régnait. Le croiseur yankee *Denver*, mouillé, comme par hasard, à la Ceiba, a « dû », dit l'amiral Deyton qui le commande, débarquer soixante-dix hommes de garde ; tandis qu'un détachement de marins du destroyer *Billingsbey* « opérait » sur la frontière entre le Nicaragua et le Honduras. Au *Guatémala*, le gouvernement de Washington, parce que cela servait ses intérêts, a reconnu comme président l'aventurier Orellana, lequel, avec son aide, précipita du pouvoir l'honnête Herrera.

Dans le Centre-Amérique, d'ailleurs, le procédé est toujours le même. Washington « excommunie » par la déclaration de « non-reconnaissance » le gouvernement qui n'a pas l'heur de lui plaire. C'est une façon à lui d'exprimer son désir de voir une révolution renverser le gouvernement qui n'est pas agréé.

Dans la mer des Caraïbes, le colosse yankee, solidement fixé à Cuba et à Porto-Rico, s'est installé aussi à *Saint-Domingue* et à *Haïti*. Dans cette dernière république, il a imposé son protectorat en pleine guerre, en 1915, et la république dont, comme on le sait, la langue est le français, jadis représentée à la Société des Nations par M. Dantès Bellegarde, ne peut obtenir du gouvernement « protecteur » l'autorisation de couvrir les frais de son nouveau délégué à Genève. Les paysans haïtiens, pauvres nègres inoffensifs, auxquels aucune vexation n'est épargnée, quittent le pays en masse (1).

Le canal de Panama est-il la limite de l'emprise yankee sur

l'Amérique latine ? Le gouvernement de Washington, en creusant le canal, s'est-il dit, in petto : « je n'irai pas plus loin » ? Que nenni.

La cupidité des financiers et des pétroliers yankees ne connaît pas de limites. La « *Standard Oil* » a obtenu en Bolivie la concession de 1 million d'hectares de terrains pétrolifères, avec le droit d'exploiter les chemins de fer, les télégraphes, les téléphones, les canaux et les routes. L'activité des U. S'exerce également sur la république de l'*Equateur* et à *Vénézuéla*. La guerre leur a fait conquérir, en grande partie, la place occupée jadis dans le commerce sud-américain par la France, la Belgique, la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Leur influence se fait sentir dans tous les domaines : la jeunesse sud-américaine se met à l'étude de l'anglais sur le conseil insidieux : « pénétrez-vous de votre américanisme ». Les conférences pan-américaines, qui se réunissent tous les cinq ans, se sont révélées comme une espèce de Société des Nations américaines qui n'est qu'un instrument destiné à servir les desseins impérialistes du gouvernement de Washington, comme une machine qui institue celui-ci arbitre suprême du nouveau monde.

On ne sait ce dont il faut s'étonner le plus, ou de la puissance d'expansion de la nation yankee, ou de l'insouciance et de l'aveuglement du monde ibéro-américain. Les latins d'Amérique sont leurs propres ennemis. « Il semble, dit l'écrivain cubain Enrique Gay Galbo, qu'un démon tout-puissant s'entête à les diviser pour les vaincre, alors que l'union est le seul espoir qui leur reste. » Il leur manque d'abord l'union intellectuelle et diplomatique ; l'union économique ensuite. L'Amérique latine est pourtant un monde composé par une seule famille de l'humanité, unie par l'histoire et par la langue (les langues espagnole et portugaise sont très proches parentes). Au lieu de se quereller entre elles, ainsi qu'il arrive, hélas ! trop souvent, les républiques néo-latines devraient s'entendre. Quo ne concluent-elles un pacte général aux termes du lequel les républiques bien assises et prospères telles que l'Argentine, le Brésil, le Chili, l'Uruguay, viendraient en aide aux plus faibles.

Les voix autorisées qui prônent la nécessité impérieuse d'une union ne manquent pourtant pas. Nombreux sont les écrivains sud-américains qui se sont mis résolument à la tâche : Ronald de Carvalho, Gomez Carrillo, R. Blanco-Fombona, Ventura Garcia Calderon, Gabriela Mistral, Juana de Ibarbourou, etc. Mais, malheureusement, les gouvernements sont beaucoup plus lents à s'é mouvoir. Les hommes politiques, trop souvent ne se soucient que de leurs intérêts personnels. Les événements récents qui se sont produits au Honduras en sont une nouvelle preuve. Les trois candidats à la présidence, n'ayant obtenu ni l'un ni l'autre la majorité nécessaire, ont pris les armes et marché sur la capitale, Tegucigalpa, chacun se prétendant élu. Le gouvernement de Washington, ayant déclaré qu'il ne reconnaîtra pas le président qui devrait son élection à des procédés révolutionnaires, a eu beau jeu. Il a installé des troupes en nombre dans le pays. Quand en sortiront-elles ?

Les vingt républiques néo-latines de l'Amérique se doivent à elles-mêmes de conjurer au plus tôt le danger qui les menace. Les *United States*, enrichis formidablement par la guerre sont à la recherche de placements pour leurs capitaux ; et les États d'Europe, comme conséquence de cette même guerre se trouvent presque tous dans une situation financière peu brillante. Dès lors, c'est de Buenos-Ayres, de Rio de Janeiro ou de Montevideo que doivent venir les offres de prêts.

L'union défensive latino-américaine est une nécessité absolue pour les Latins d'Europe. Si l'Amérique tout entière tombait

(1) Ces détails et d'autres encore, nous les empruntons aux articles fort documentés de MM. Marius André, Georges Pillement, etc., parus dans la très vivante *Revue de l'Amérique Latine*.

sous le joug yankee, le destin de la France, de l'Espagne, de l'Italie, du Portugal, de la Belgique et de la Roumanie s'en trouverait profondément modifié. Comme le dit avec tant de raison M. F. Garcia Calderon dans son ouvrage : « Les Démocraties Latines de l'Amérique » : « Un nouveau continent anglo-saxon s'élevant de l'Alaska au Cap Horn sur les ruines de vingt républiques néo-latines serait pour les héritiers de la culture romaine le présage d'une définitive décadence. Dans les luttes menées pendant des siècles entre la cité latine et les barbares, entre le Catholicisme et le Protestantisme, entre le génie français et le génie tudesque, entre la Renaissance et la Réforme, les Latins auraient perdu leur dernière bataille ».

G. ROUVILLE.



Regina Pacis

par M. Josef Janssens

On installe, en ce moment, à la cathédrale d'Anvers, le rétable monumental, dont nous donnons la reproduction, et qui est destiné à l'autel de la seconde chapelle du Pourtour, côté de l'Épître. Cette chapelle portera le nom de *Regina pacis*.

Feu Mgr Cleynhens, curé-doyen de Notre-Dame, avait conçu le projet d'embellir cette chapelle un peu oubliée jusqu'ici, et d'y enchâsser la plaque commémorative des enfants de la paroisse morts à la guerre. A l'occasion des fêtes jubilaires organisées en l'honneur du prélat, ses paroissiens décidèrent de répondre à son dessein, en lui offrant, par souscription publique, l'autel et la décoration entière de la chapelle.

Telle est l'origine de ce rétable aux vastes proportions, dont l'exécution fut confiée au maître Josef Janssens, et qu'il vient, dans toute la force du terme, de parachever.

Mgr Cleynhens peut voir maintenant, mais du haut du ciel, son programme admirablement réalisé et largement dépassé. Il avait demandé simplement de représenter la *Reine de la Paix*, de rappeler la guerre et l'héroïsme de notre pays; et comme les reliques de Saint Albert de Louvain venaient d'être découvertes et authentiquées, son vœu le plus cher était de contempler les traits de l'illustre victime des hordes allemandes figurés sur la toile. Ses paroissiens, à leur tour, eurent la délicate pensée d'y faire ajouter les traits de leur vénérable doyen.

A première vue, ces données étaient assez disparates. Comment réaliser l'unité de composition?... L'artiste a réussi en élargissant la conception première.

Il situe d'abord la scène dans la cathédrale même d'Anvers, où Mgr Cleynhens est *chez lui*. De voici debout, à la droite de la Vierge; et, pour lui faire *pendant*, l'artiste dresse, comme une vivante colonne, et comme le *compas* du Droit, le Cardinal lui-même, tenant en main le Mandement de Noël 1914 : *Patriotisme et endurance*. A l'avant-plan, l'artiste fait s'agenouiller le Roi et la Reine, le Courage et la Charité. Le Roi Albert (au casque orné d'un laurier) s'appuyant sur le pommeau de son épée désormais remise au fourreau, va recevoir le rameau d'olivier offert par l'Enfant-Dieu, qu'il adore. Comme sous le coup d'une *inspiration*, la Reine ôte le *bandeau* recouvrant les yeux d'un soldat aveugle, pour les désigner à la pitié de la *Reine de la Paix*, lorsque le pauvre mutilé aperçoit tout à coup l'Apparition céleste, et, de sa main droite, esquisse un geste d'admiration.

A côté du Roi, S^t Albert peut venir maintenant, comme autrefois les saints donateurs auprès des patrons. De voici donc en grande pompe, en mitre, en chape aux lourds orfres, avec la crosse voltant richement; tandis qu'aux côtés de la Reine s'incline douce et implorante sainte Elisabeth. La sainte du *Miracle des roses* laisse choir et s'accrocher les fleurs du ciel sur la robe royale, communiquant ainsi

à sa charitable filleule quelque chose de la merveilleuse récompense qui fut jadis le prix de son héroïque amour.

Laurier du Roi, Roses de la Reine composent, en un mariage de fraîcheur, la guirlande de la courtoise.

Au pied du trône, une palme, *palma gloriae*.

Cinq petits panneaux forment la *prédelle*, où se déroule le paysage épique de la guerre, depuis les sinistres incendies de Dinant et de Louvain, jusqu'aux ruines d'Ypres, de Nicupret, en passant par la nuit du bombardement d'Anvers. Et voilà que coulent nos trois fleuves, la Meuse à Dinant, l'Escaut à Anvers, et l'infranchissable fossé de l'Yser.

Là-bas, le ciel est sinistre d'incendies...

Mais l'aube de la Paix monte de la mer en une longue traînée de lumière...

* * *

De ce tableau se dégage tout de suite une impression d'une douceur indéfinissable.

C'est une *Sancta conversatio*... La paix de cette *conversation sainte* sort de partout : de la symétrie de l'ordonnance, de l'équilibre des masses, de l'appropriation exacte du rythme des lignes, de l'harmonie si heureuse des couleurs, et enfin de ce bon *sens pictural* qui met l'*accent*, avec une discrétion rare, au bon endroit.

J'avoue volontiers que le genre du sujet s'adaptait comme naturellement au tempérament de l'artiste. Ami du calme, Janssens est un contemplatif. Par ses côtés symbolique et allégorique, le thème pouvait se hausser jusqu'aux cimes de la grande poésie, et par sa portée religieuse enchanter les âmes chrétiennes. Chrétien à la croyance profonde et poète au lyrisme continu, le peintre n'avait qu'à se donner tout entier. Il n'avait qu'à parler sincèrement, et à laisser parler son cœur. Exécutant consciencieux, il devait seulement prendre garde à l'excès du raffinement, à ce figolage des miniaturistes qui rétroit ou supprime la vie. Disons-le tout de suite, il a réussi.

Son travail a le sérieux des grandes époques; lorsque l'on croyait qu'il n'y a d'œuvres d'art véritables que celles-là qui sont « réfléchies, méthodiques, raisonnées »; et que l'*inspiration* comme le sentiment souffrent d'une exécution lâchée. A ces grandes époques, il ne serait venu à l'idée de personne de négliger la tenue générale d'une œuvre dans le seul but de concentrer le regard ou l'attention sur un point particulier. Ne se recherchant pas eux-mêmes, ces maîtres ne portaient pas à la recherche de l'*effet*. Sans doute subordonnaient-ils les détails aux valeurs principales, mais sans jamais négliger les premiers. Ils les faisaient contribuer, au contraire, avec cette adresse qui est la marque du bon goût, avec je ne sais quelle mesure dans l'achèvement, à l'*expressivité*, si l'on peut dire, de l'essentiel, et partant à l'harmonie générale.

M. Alfred Poizat, dans son dernier ouvrage sur le symbolisme, caractérise en ces termes les grands maîtres : « *Avant tout, ils savent leur métier... Ils ne prennent pas des airs olympiens, ils ne posent pas ridiculement aux dieux incompris. Ce sont des hommes simples, modestes, bien élevés... Ils ne cherchent pas à s'éblouir les uns les autres, mais à mériter les suffrages les uns des autres. Ils ne se proposent rien que de raisonnable. Ils ont choisi de tels modèles qu'ils n'ont pas l'outrecuidance de songer à les dépasser et s'estimeraient fort heureux de s'en approcher suffisamment... Ils savent la valeur du travail bien fait, des entreprises bien conçues. Ils ont hérité des habitudes de prudence et d'économie... Ils conçoivent la vie et l'art comme des choses infiniment sérieuses et délicates et exécutent avec cet amour du fini, cette probité et ce bon goût des vieux artisans dont ils descendent... Ils ne se croient pas des génies pour faire ce qu'ils font et qu'ils savent digne d'être comparé à tout ce qui a été fait ».*

C'est tout juste le portrait, tracé de main habile et franche, de quelques-uns de nos meilleurs peintres d'aujourd'hui, et particulièrement de Josef Janssens.

Ils ne sont pas les favoris des snobs; et c'est tout à leur honneur de ne s'en faire point de chagrin!...

Lorsque, vers 1910, Josef Janssens, peignait les *VII Douleurs de Notre-Dame*, il avait encore, par places, je ne sais quoi de ligneux dans ses *carvations*, de raide dans les étoffes, de trop minutieux dans la touche. Ses fresques avaient comme un air d'imagerie. A scruter les physiognomies de ses modèles (car il s'est surtout occupé de peindre des portraits), à fixer son regard intelligent sur la vie qui filtre à travers la chair, il a pris l'habitude de faire jaillir vivement le *carac-*



ère. Son talent un peu vert encore s'est adouci en mûrissant. Aujourd'hui, la vie travaille dans les formes. Elle y travaille du dedans et comme au repoussé, mais en toute modération, la vie surnaturelle comme l'autre, la vie religieuse intégrale : la *Charité*, en un mot.

Le don d'exprimer la *Charité intérieure* des âmes, qui fait l'artiste religieux, digne de ce nom, Josef Janssens l'a reçu, tandis que, soumis et respectueux, il fréquentait les grands maîtres chrétiens. Il leur emprunte jusqu'à l'ordonnance même de ses personnages, qui fut de tradition chez des peintres lombards et vénitiens, chez les *Raphaélites* et bien d'autres ; qui remonte même à ces vieux mosaïstes qui, aux premiers siècles, travaillaient, par exemple, à Sainte-Pudenzienne. Mais le maître anversoïis y met sa marque. Le *balancement* des masses est d'une nuance qui lui appartient en propre. Le rythme est son rythme à lui. Sans doute observe-t-il leurs lois de l'harmonie des tons et leurs principes de vérité du coloris ; mais ces lois et ces principes constituent précisément la *grammaire* éternelle de l'Art pictural, qu'il a étudiée à fond, et qu'il utilise, en même temps qu'il profite des ressources nouvelles de notre époque.

A l'aide de masses solides et franchement colorées, qui soutiennent l'œuvre entière du rétable, il met d'abord en valeur son centre. L'ensemble baigne ensuite dans un gris-bleu, pas neutralisé outre mesure, et qui est le sien. Avec la précision des classiques, avec leur conscience, il bâtit sa cathédrale. Mais quelle mise au point personnelle ! Cet *envol éthéré* des lignes, c'est du Janssens.

Tout ce qui nous apparaît de l'autel du fond est exprimé sans faiblesse, chaque chose nettement marquée à son plan. Aussi longtemps que l'artiste croit pouvoir mieux faire, sans nuire à l'harmonie générale, il ne lâche pas le morceau. Il aime son art et il aime Dieu qu'il veut faire aimer. Or l'amour n'est pas pressé et ne compte pas.

Quelques-uns de nos chefs-de-file modernes, sous prétexte que l'inspiration n'attend pas, se hâtent d'expédier un tableau en un jour. Janssens prend son temps. Il n'a point l'inspiration si fugitive. Il aime, je le répète, et l'amour a ses minuties d'avare caressant des pièces d'or. Pour achever cette œuvre que, voilà, il lui fallut des années !...

Au-dessus de l'autel se rangent les verrières. Entre elles et le trône de la Vierge, entourée de personnages vigoureusement colorés, quelle profondeur d'espace ! Les vieux murs sont réjouis de lumière bleue. Il y a là des trouvailles de tons admirables, d'un maniement délicat, et des dégradés dont les combinaisons sont d'une justesse étonnante. Comme tout a été étudié ! Le peintre se joue des difficultés du métier. La qualité exacte du ton semble s'être trouvée là, tout juste à point nommé, fortuitement. Il éprouve la tentation de faire vibrer, mais il se retient. *Abneget semetipsum*... Entre une forme plus séduisante et peut-être plus originale, plus neuve, et d'autre part, une manière plus adéquate de traduire son idée, il n'hésite pas. Il sacrifie la satisfaction personnelle au respect du sujet, de son art et des lois de son art. Cela nous vaut les incompatibles *assourdissements* des lointains ; et sur le trône traité avec tant de *véritisme*, cette Vierge lumineuse, mais lumineuse par elle-même, sans rayonnement factice, chef-d'œuvre de lumière surnaturelle, de grâce. Dites-moi si vous avez contemplé souvent Vierge plus spiritualisée, plus transfigurée, plus habitée par la Trinité. Dites-moi si vous rêvez de formes plus simples, de modelés plus fondus, d'une plus idéale absence d'éclat dans la gloire, d'une plus chaste pureté de matière.

Reine, Reine de la Paix, Marie est digne !...

Mère, Mère des malheureux ! Marie compatit !...

Ni romane, ni byzantine, ni Raphaélite, elle est la *Vierge de Janssens* ; mais la Vierge de chacun de nous aussi ; elle qui nous domine tout près, tout près à l'infini...

D'instinct je la compare à la *Vierge* de M. Van de Woestyne (la *Vierge et le peintre*) qui n'est pas, après tout, de la peinture, mais du dessin, du dessin coloré ; dont les jolies un peu gauches rappellent les défauts des *Primitifs*. Lisse, plate, cette composition n'a de vie réelle qu'observée de tout près. Ses lignes molles, sinuées, admirablement portées d'ailleurs, sont expressives, sans doute, mais disparaissant par l'évocation des hachures...

C'est en conscience que Josef Janssens modèle ses volumes. Ses puches nourrissent un fond de demi-pâte, qu'elles renforcent insensiblement, sans trop d'insistance, sans aller non plus à l'aventure, mais franchement tout de même. Cela rend. Rien n'est plus savant que le paraitre. Rien ne rappelle mieux la bonne technique des maîtres flamands, mais rajeunie. Le bleu fondu, qui apparente la couleur

du manteau de la Vierge à celle d'une fleur de lin née ce matin, se raccorde savamment à la terre de Sienne de la vibrante tapisserie, comme aussi à la couleur orangée du coussin, où la terre de Sienne s'harmonise hardiment avec un bleu sur or. Richesse de tons qui ne tue pas l'unité générale. Chef-d'œuvre d'un coloriste qui possède tous les secrets de la palette.

Nous sommes à cent lieues du « barbouillage » moderne, avec ses hypocrites « passages » au jus coloré, cachant d'ailleurs une ignorance flagrante des formes ; avec ses ombres qui tuent les tons ; avec son jaune de boîte à sardines, acide, verdâtre, creux. Le jaune de Janssens est prestigieux, particulièrement dans cette courtine toute montée sur or. Je ne connais que Montalt pour réussir aussi splendidement. Luxuriance de couleurs, depuis le chrome orange jusqu'aux bruns transparents !... Et tout est d'une solidité, d'une justesse !... On peint ici avec de la couleur, avec de la matière franche, savoureuse. Le ton local demeure vrai : le blanc finement nuancé de la robe de la Reine Elisabeth, le manteau du Cardinal, le kaki du Roi, la chape merveilleuse du Saint, le plaisant bleu de la sainte, le marbre du trône. Les chairs sont exactes ; et il faut voir, dans les carnations du soldat étendu, au premier plan, comment se dégradent les nuances du col et de la poitrine, et avec quelle vérité s'exprime le teint hâlé de la figure.

Janssens peint à l'huile. Aujourd'hui on transpose les genres de peinture. Et les factures, si différentes, selon que l'on emploie l'huile ou l'eau, ou je ne sais quelle mixture, sont atrocement mêlées ou confondues.

* * *

Un rétable, tel que celui d'Anvers, n'est pas non plus — il ne faut pas l'oublier, — comme une muraille à décorer. Il forme un tout. C'est comme un joyau par lui-même.

Nous admettons Maurice Denis lorsqu'il donne, à ses peintures décoratives, ce cachet d'improvisation et d'idéation qui fait leur grandeur. L'illustre artiste élimine volontiers les détails non indispensables et synthétise ses formes. Les tons qu'il emploie doivent tenir aux surfaces et ils tiennent. Largement ordonnés ils font un effet de charmante simplicité. Et l'œuvre entière paraît née comme d'un élan, comme par enchantement.

Mais un rétable, contemplé à quelques mètres, doit rendre une impression plus sensible de la nature et satisfaisaire plus sensiblement notre regard. Sans tomber dans le trompe-l'œil, la tapisserie, par exemple, peut donner quelque illusion d'un vrai tapis d'Orient. Le peintre de rétable ne peut se contenter d'un brio d'esquisse, ni de tons désunis, ni d'un effet de bloc, simplement vraisemblable. Il a pour devoir de soigner le détail, dans et pour l'ensemble.

Janssens a seulement idéalisé quelque peu les visages, qui sont, à l'exception de la Vierge, des portraits. Chacun a son rythme personnel sauvegardé, et, par une secrète communication, se relie, s'accorde à l'ambiance générale, toute faite de paix surnaturelle. Touchant mélange d'extase et de candeur chez le doyen ; plénitude de foi chez le Cardinal ; appel mâle et caressant chez le saint martyr, doux et confiant chez la sainte. Quelle gravité, d'autre part, dans le geste du Roi ! Et si loin de toute rhétorique !... Est-il geste d'un naturel plus émouvant que celui de la Reine ?... Les âmes sont presque palpables. Elles s'élancent par les rayons des yeux (1).

* * *

Pour entrer dans les sentiments que l'œuvre de Josef Janssens veut exprimer, il n'est point nécessaire de nous adapter, ainsi qu'on le requerrait de chacun de nous, au tourniquet d'entrée du dernier salon religieux, à Bruxelles. Lettrés et gens du peuple se recueilleront sans effort et les mains se joindront d'elles-mêmes. Tel est le signe du grand art. Il prend les humbles tout comme les autres. Personne ne doit s'adapter d'abord, comme à certains rites mystérieux s'adaptent d'abord les non-initiés.

TH. BONDROIT.

(1) Pour nous, le « morceau » le plus achevé est encore le soldat. Mais il est bien difficile de faire un choix ou d'exprimer une préférence. C'est même assez ridicule, l'œuvre tout entière étant au point.



L'Anneau d'or des grands mystiques

On constate, à vivre, l'impuissance désolante des mots et l'efficacité unique de l'action du cœur pascalien. Et pourtant, Dieu veut, parfois, que les mots se chargent d'un mystérieux pouvoir et que les cœurs se mettent à brûler dans les poitrines, tandis que l'écrivain déploie son âme dans sa parole. Ce qui départage les écrivains, c'est que les uns bavardent et que les autres parlent.

Il y a un haut profit à écouter discourir la voix du dernier livre d'Émile Baumann, *L'Anneau d'or des grands mystiques* (1).

Dans neuf beaux travaux (2), traités chacun avec un amour particulier, comme un tableau d'église ou une lampe de sanctuaire, le pieux artiste a tenté de retracer la figure d'âme de ses mystiques préférés : saint Augustin, sainte Claire d'Assise, Angèle de Foligno, sainte Catherine de Siègne, Ruysbroeck l'Admirable, saint Jean de la Croix, sainte Marguerite-Marie, Catherine Emmerich. Ils sont bien parmi les plus grands. A Dante, qui a eu l'intelligence géniale de la spiritualité et un don égal d'expression, il a fait place parmi eux, en reconnaissance d'en avoir été longuement nourri. L'un après l'autre, avec proportion, couleur et relief, il nous les présente dans leur vie, dans leur esprit propre, leurs épreuves et leur gloire, leur humanité et leur sainteté. L'ensemble constitue une galerie de portraits moraux de l'ordre le plus élevé qui soit.

Émile Baumann le remarque dans sa Préface : pour les uns, le mysticisme est l'anormal, l'indéfini, l'inconnaissable ; pour les autres, c'est un objet d'odieux snobisme. C'est pourtant, en fait, tout autre chose. A considérer la réalité avec la rectitude et l'ampleur de vues qu'elle réclame, il faut dire avec Ruysbroeck, dont la doctrine est conforme aux principes de tous les grands mystiques (3), qu'il est impossible d'être vraiment chrétien sans s'unir à Dieu dans la présence intime de sa Lumière secrète. Ce livre qui n'a aucun dessein proprement doctrinal, pose néanmoins très vivement un problème capital de doctrine : la mystique, ou pour mieux dire la contemplation infuse des Saints, est-elle dans la voie normale de la Sainteté ? Tout chrétien y est-il appelé, au moins d'un appel général et éloigné ?

N'ayant pas posé la question, l'auteur n'avait pas à y répondre. Il prend d'ailleurs soin de marquer qu'il n'a rien voulu de plus que fixer le souvenir extasié des merveilleuses et sanctifiantes impressions que le contact prolongé des mystiques a gravées en lui. Il fait œuvre d'imagier intelligent et pieux, non de chrétien docte. Cependant, on peut considérer son livre comme une réponse plus qu'implicite à la question, et on pourrait, sans le trahir, inscrire sous le titre : « Pour le mysticisme ». En parlant de Ruysbroeck, il écrit : « Votre pensée accueille peut-être une objection trop naturelle : en exposant ces amplitudes de l'amour suprême, Ruysbroeck projette sur le monde la forme éblouissante de sa sainteté. Mais les chrétiens de moyenne espèce, les « débutants », plus pécheurs que saints, s'ils cherchent l'union immédiate, ne risquent-ils pas de se perdre dans une mysticité vaporeuse, hors de toute solide dévotion ? Pour le commun des « bonnes gens », les visées contemplatives ne sont-elles pas une chimère d'orgueil et d'indépendante religiosité ?

Ruysbroeck a lui-même prévu et contredit ce vain scrupule où ne se glisse fréquemment qu'un appétit du moindre effort.

Au-dessous de l'union sans différence et de l'union immédiate il pratiquait et exigeait, comme une nécessité et un viatique de joie, l'union par intermédiaire, celle qui procède des sacrements, de l'oraison et de la grâce habituelle. Les deux unions supérieures sous-enten-

dent celle-ci, elles en sont vivifiées, comme la grappe du cep est nourrie par les sucs de la terre. Toute la vigueur du cep n'en aboutit pas moins à la grappe... » (1). Voilà qui est formel. De plus, à nous montrer « les prodiges de la clarté céleste dans l'intérieur d'un saint », à nous faire « toucher Dieu agissant et se révélant par des effets profonds, incontestables » dans les âmes portées par l'Église sur les autels, à nous faire lire les passages qu'il cite de leurs écrits qui ont quand il s'agit d'un saint Jean de la Croix, une si éminente autorité doctrinale, l'auteur engendre peu à peu en nous, si elle n'y est déjà, la ferme conviction que cette vie supérieure de l'âme amoureusement captive des dons du Saint-Esprit, c'est la vraie vie, la vie désirable, la vie à demander et à rechercher, l'ultime, mais normal aboutissement de la sainte pratique chrétienne. Complémentairement, au long de ses pages, l'ouvrage met en valeur, pour qui sait lire, les conditions générales de ce grand appel à la vie mystique, pureté, simplicité, humilité, recueillement, charité fervente ; l'auteur y conduit à distinguer nettement de l'essence de la vie mystique les faits extraordinaires qui peuvent accompagner la contemplation infuse ; par contre, sans affaiblir la valeur d'exemplaire de ses prodigieux modèles, il fait bien voir ce qu'il y a d'inaccessible, pour la plupart des chrétiens, dans leur état, en vertu de l'élevation vertigineuse de leur vocation. Nous n'avons pas tous reçu le même nombre de talents.

Au demeurant, une excellente influence spirituelle rayonne de ce livre, qui sera, je le pense, hautement suscitateur, et même, pour certains plus inavertis, révélateur d'un monde et d'une direction insoupçonnés et pourtant essentiels.

Sortant de notre époque d'hébététe spirituelle pour se reporter aux âges « d'avidité métaphysique », M. Émile Baumann ne se détourne cependant pas de notre temps. Façonnant de grandes images de piété, le penseur de *La Paix du Septième jour* ne s'absente pas. Je voudrais souligner quelques-uns de ses mérites adventices, mais précieux.

Ici, parlant des âmes simples, qui ont acquis, dans un recueillement quotidien, l'essentiel de la vie contemplative, il ajoute que « beaucoup d'autres seraient capables de faire comme eux, si on les y formait », ce qui revient à dire, avec le Bienheureux Grignon de Montfort (2), ce qui se sait trop peu, qu'il existe des secrets dans la piété et que faute de les connaître on risque fort de s'égarer. Trop de chrétiens sont imbus d'une fausse simplicité et bonhomie, et croient que la grosse bonne volonté seule suffit. N'étant même pas renseignés sur la nécessité de s'instruire et de se faire guider (il est vrai, hélas ! que les bons guides sont rares), ils piétinent toute leur vie dans les régions inférieures d'une piété superficielle et informe.

Ailleurs, il montre l'immense indigence où se trouve notre époque de barbarie matérialiste à la suite de la diminution calamiteuse du mysticisme et des mystiques. Ils sont le contrepoids nécessaire. On constate avec joie le profond travail qui se fait dans un grand nombre d'âmes sérieuses, surtout depuis la guerre. (Un livre comme celui-ci en est lui-même le témoin. Il est à la fois le fruit d'un enrichissement intérieur et la réponse à une sollicitation — perçue — du dehors. Ce qu'il y a de frappant dans les mouvements de renouveau comme de décadence — c'est la concomitance des signes. « Les plans de Dieu sont des plans d'ensemble ».) Le monde nous offre une face si horrible, la vanité du créé et la laideur du péché éclatent tellement au milieu de ces bouleversements qui nous ravagent et de ces ruines qui nous assiègent, que beaucoup de chrétiens ne veulent plus qu'ils s'attachent uniquement à l'unique nécessaire et expérimentent, à n'importe quel prix, la forme la plus pure et la plus intime de la vie intérieure, dans ses abrupts escarpements et dans son entièreté grandiose. Malgré un certain pessimisme de son auteur à l'égard du temps présent, une œuvre comme celle-ci, rapprochée de tant de belles œuvres chrétiennes qui naissent chaque jour sous nos yeux, atteste que l'Esprit souffle et qu'il souffle fort. L'humanité recommence, dans ses douleurs, à respirer le vent du large et son vivace parfum d'espérance.

« L'art commençait à déborder sur la foi » : cette petite phrase renferme en puissance toute une esthétique chrétienne. Le pinacle de l'art chrétien, l'auteur du *Baptême de Pauline Ardel* le place dans « le surnaturalisme de Dante ». « Par cela seul qu'il voulait ajuster son œuvre, dans la mesure où un homme le peut, aux réalités divines il en fit une arche harmonique en toutes ses parties, capable de loger les formes multiples de la vie, depuis les plus humbles et même le

(1) Bernard Grasset, éditeur, Paris.

(2) Deux d'entre eux — *Ruysbroeck* et *Angèle de Foligno* — sont des conférences données à l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain.

(3) Voir sur cette vaste question, le livre du P. ARINTERO, *Cuestiones mysticas*. (Note d'Émile Baumann. Le R. P. Garrigou-Lagrange, O. P., vient de faire paraître un ouvrage de tout premier ordre sur cette question essentielle qui semble bien apporter la solution définitive : *Perfection chrétienne et contemplation*, éd. de la « Vie Spirituelle », Saint-Maximin (Var), deux volumes.)

(1) p. 187-188.

(2) *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*.

as repoussantes jusqu'aux plus sublimes ». C'est cette conception aiment catholique de l'art qu'Émile Baumann a lui-même cherché, puis ses débuts d'écrivain, à intégrer dans ses œuvres, et c'est pour avoir fortement réussi qu'il est aujourd'hui le plus puissant de nos romanciers catholiques.

Lisez cette page d'un style mâle qui est celui de tout le livre, sur portée profonde de la vie et les ascensions que Dieu a disposées dans l'âme de l'inquiète Humanité : « L'homme, fruit de l'Amour et de l'activité rédemptrice, aspire à Dieu dont il descend ; point de rencontre entre les créatures périssables et les substances immatérielles, marche environné par le surnaturel comme par l'air où il respire, le surnaturel s'insère dans nos actes, tantôt invisible, inconscient, tantôt dévoilé en des signes de miracle ou de monstrueuse oppression. Ses forces indéniables conspirent autour de nous, les unes à nous rendre plus libres, les autres à nous asservir. Dans quelle mesure leur action se combine avec notre vouloir propre, il est réservé à l'autre de nous en éclaircir pleinement ; mais entrer d'avance en cette voie prochaine, essayer de concevoir son triple mystère de justice, de patience et de béatitude, c'est plus qu'une haute curiosité mystique poétique ; c'est le centre rationnel de toute méditation humaine ; car, « n'ayant pas ici de cité qui demeure », nous ne pouvons rien faire de mieux que « de chercher celle qui viendra » (1). En plus d'une œuvre méditation philosophique, cette page est comme l'exposé en raccourci de la propre inspiration d'artiste d'Émile Baumann, qui a voulu faire de tous ses romans de vivants miroirs où l'on puisse contempler, dans la pénombre de l'analogie, un divin reflet de l'Énigme.

Il faut remarquer que c'est au XIX^e siècle, grâce à Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaaine, Léon Bloy, que l'art et la foi ont trouvé leur équilibre. « Par eux, la notion des connexités et des connexions entre la terre et les régions s'est de nouveau acclimatée dans l'art, s'est enrichie d'admirables intuitions. » Mais « le sens du démoniaque se révèle en eux hypertrophié et morbide ». « Ils ne savaient pas se pencher sur le puits de l'abîme, en humer les vapeurs nauséabondes. » Et il leur oppose le *gaudete semper* des mystiques.

(1) p. 74.

Les mystiques sont d'énormes monts solitaires dont la base et les flancs peuvent être plongés dans d'épaisses ténèbres, mais dont la cime rougeoyante déjà des feux du Jour qui n'aura pas de fin.

Aussi, le rapprochement est un peu écrasant d'un Bloy et d'un Ruysbroeck, de l'écrivain chrétien, mais non pas nécessairement saint, et du formidable mystique (1). Émile Baumann déplore qu'aucun de nos mystiques contemporains ne possède la puissance de se manifester par le génie de l'expression. C'est peut-être téméraire de l'affirmer. Mais si cela est, si Dieu a tenu séparés, de nos jours, la sainteté et le génie littéraire, il faut se réjouir de la rechristianisation de l'intelligence qui a commencé au siècle dernier plutôt que de trop accabler les douloureux fils d'un siècle « d'effroyable tristesse, d'une tristesse anglaise » dont l'œuvre d'Émile Baumann lui-même n'est pas exempte (2). Si le démoniaque les a hantés, c'est peut-être qu'il s'était passé quelque chose de tout à fait particulier dans l'Invisible. Quoi qu'il en soit, soyons heureux de l'éclaircissement indubitable de l'art de nos écrivains catholiques contemporains. Ses fruits sont les prémices, il faut l'espérer, d'un nouvel été de Dieu sur la terre, et cet *Ambeau d'or des grands mystiques* qu'est-il d'autre lui-même qu'un des plus savoureux ?

• LÉOPOLD LEVAUX.

(1) Chez le mystique qui écrit, la page, le livre n'est qu'un pur moyen d'expression ; l'art d'écrire — dans la mesure où il y a art — est assujéti au service de sa science des choses divines. Il est essentiellement didactique, même quand, par accident, il atteint à la pure beauté littéraire.

Chez l'écrivain de métier, au contraire, le but direct est esthétique. La foi peut bien se jouer dans l'œuvre, comme la lumière dans la transparence de l'eau : l'écrivain ne la sert qu'à travers la beauté, qui est sa raison d'être et sa maîtresse, en tant qu'artiste.

Il est équitable de tenir compte de cette différence quand on compare entre eux ces deux genres d'écrits. L'idéal serait, évidemment, que tout écrivain fût doublé d'un saint — et réciproquement, quand il s'agit de saints qui écrivent.

(2) Stendhal.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Les origines littéraires de Louis Veuillot

On ne marchande plus à Louis Veuillot sa gloire littéraire, on ne lui dispute plus sa place, depuis que J. Lemaître l'a situé « dans la mi-douzaine de très grands prosateurs de ce siècle ». Il n'est pas seulement le roi du journalisme au XIX^e siècle, il dépasse de cent années tous les publicistes du même temps, les Paul-Louis Courier, les Prévost-Paradol, les Edmond About, et par maintes pages il apparaît à de Maistre, à Bossuet, aux grands penseurs. L'écrivain et tout à fait hors de pair, il atteint une perfection qui n'a pas été atteinte et qui est reconnue aujourd'hui par des critiques indépendants. Son génie littéraire est au confluent du courant gaulois et du courant classique. Il s'est assimilé et a fondu dans l'originalité de sa manière le sève du XVI^e siècle, la verve de Rabelais, la vigueur et la solidité du XVII^e, la force de Bourdaloue, la plénitude de Bossuet, la vivacité et le charme du XVIII^e, le tour alerte de Voltaire et la grâce de Marivaux.

Il n'y a pas d'écrivain français en qui se retrouvent à un égal degré les dons de la race française, il les possède tous, il a la pureté de correction, la clarté, la transparence, la netteté, la précision tran-

chante, la liberté, la vie, la couleur, la passion. La culture latine et la culture nationale se sont réunies en lui et ont produit dans son œuvre la fleur du génie littéraire français. Il ne manque pas une corde à sa lyre, une note à son clavier. Il n'y a pas de prosateur qui plonge aussi profondément dans la tradition, dans toutes les traditions et qui reste néanmoins aussi personnel, aussi parfaitement lui-même.

Pour goûter Veuillot, pour saisir sa supériorité sur tous les écrivains du dix-neuvième siècle, il faut se rendre compte de cette fusion inouïe, unique, opérée chez lui entre l'élément antique et l'élément national, entre le romantisme et le classicisme. Les œuvres où se révèle cet extraordinaire génie dans toute sa puissante variété, ce sont les *Mélanges*, la *Correspondance* le *Parfum de Rome*, *Les Livres-Penseurs*. *Çà et Là*.

Or, cette perfection de Veuillot pose un problème étrange et qui n'avait pas été résolu jusqu'à présent. D'où sort ce génie où se retrouvent Bossuet et Voltaire, La Bruyère et Flaubert, la sève du moyen-âge et le goût de la Renaissance, l'idéalisme classique et le réalisme moderne ? Comment s'est formé ce prodigieux talent ? Quelle est sa genèse ?

Veuillot est un enfant du peuple, issu d'une longue ascendance d'illettrés, fils d'une paysanne du Gâtinais et d'un père beauceron, qui fut bistro à Bercy et ne savaient lire ni l'un ni l'autre. Il n'a fréquenté que l'école de son village à Boynes, il n'a pas fait d'humanités,

il est le type achevé de l'autodidacte et il s'élève au-dessus des esprits les plus cultivés de sa génération. Il a reçu du ciel des dons supérieurs, sans doute, une intelligence ouverte, vigoureuse, éprise du réel, passionnée pour le vrai, une imagination ardente, une sensibilité profonde. Mais on ne naît pas artiste de la plume, artiste consommé, le plus grand artiste de son siècle, peut-être, on ne le devient que par une culture savante, une formation supérieure. Quand Veillot apparaît à l'*Univers* en possession d'une souveraine maîtrise et n'ayant plus qu'à contenir l'exubérance de sa verve pour s'épanouir dans sa perfection, il a trente ans. Il faudrait débrouiller ses origines, étudier ses ascendants, le prendre à sa naissance, le suivre pas à pas dès l'école du village où il est entré à quatre ans, jusqu'à son entrée à l'*Unters*, et se rendre compte de l'évolution de ses facultés.

* * *

Cette œuvre a été faite, elle a tenté un professeur de littérature de Bétharam, l'abbé PIERRE FERNESOLLE, elle lui avait été suggérée par le tant regretté abbé Lecigne et il y a consacré vingt années de labeur persévérant. Il en a fait sa thèse de doctorat ès-lettres, sous la direction de M. Gustave Michaut et l'a brillamment défendue à la Sorbonne. De là est sorti un volume de quatre cent cinquante pages *Les origines littéraires de Louis Veillot*, qui est un monument d'érudition. Pour ne pas l'alourdir par un encombrant appareil documentaire, l'auteur a publié à part la *Bio-Bibliographie* de la jeunesse de Louis Veillot, grand in-octavo de cent soixante-cinq pages sur deux colonnes, où il a rejeté l'indication et l'étude des sources générales et particulières de son livre.

Pour ma part, je reste stupéfait devant l'abondance, je dirais volontiers, l'immensité de ces recherches et l'incroyable minutie de ces analyses. Quelle patience de bénédictin ! Quelle probité scientifique ! Je n'imaginai pas qu'il fût possible d'apporter à une question d'histoire littéraire toute la rigueur des démonstrations de la science, de pousser en cette matière le souci de la précision jusqu'au scrupule, au point de n'avancer pas le moindre jugement qui ne repose sur un document exact et contrôlé. Aussi bien les examinateurs en Sorbonne qu'armaient contre la thèse de M. l'abbé Fernesolle de vieilles préventions ont eu beau s'escrimer, ils ne sont pas parvenus non seulement à faire brèche dans le travail livré à leur discussion, ils n'ont pu le prendre en défaut sur aucun point.

Le problème est donc à présent résolu. La courbe de l'ascension du génie de Veillot est décrite avec finesse et sûreté jusqu'à la pleine période des chefs-d'œuvre. Son évolution morale qui eut sur sa formation littéraire une influence profonde est étudiée parallèlement avec une rare sagacité psychologique. Enfin les premiers essais qui furent souvent des « coups de maître » et où s'affirme d'ailleurs un incessant progrès sont soumis à la plus impartiale critique.

Nous assistons, grâce à une reconstitution historique d'une absolue fidélité, aux enfances littéraires de Louis Veillot : ancêtres, première éducation, milieu, toutes ces influences l'ont fait plébéien jusqu'aux moelles, et avec une sorte d'orgueil, elles marqueront son style d'une empreinte populaire indélébile. Nous le suivons à l'étude de maître Fortuné Delavigne et le jeune clerc s'y montre passionné pour les lettres, dévot de livres, esprit riche de promesses.

Un ami, Gustave Olivier, l'entraîne à dix-huit ans dans le journalisme, à Rouen, où il sera attaché pendant quinze mois à l'*Echo de Rouen*. L'abbé Fernesolle a patiemment compulsé la collection de ce journal et nous révèle l'apprenti journaliste. Sans éducation et sans guide, le jeune écrivain s'exerce à la critique dramatique, à la critique littéraire, aux variétés, il se forme lui-même par un travail acharné, il absorbe toutes les productions littéraires de l'époque, relit les grands classiques dramatiques, tout en gardant la préférence aux Romantiques, il enrichit son esprit, il perfectionne son style. Ah ! il est loin encore de la beauté classique, il n'a pas la sobriété dense, il a la phrase longue, lourde et surchargée, il n'échappe pas aux incorrections, aux redites, aux cacophonies, aux épithètes vagues aux obscurités. Mais doué du sens du beau et de la perfection, il se discipline, il se travaille, il progresse et à partir de la deuxième moitié de 1832, il s'est épuré, il a dégagé sa manière et déploie une verve de bon aloi qui est le jaillissement d'un esprit supérieur.

* * *

De Rouen, le jeune homme de dix-neuf ans, passe à Périgueux, où il sera rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne*, de décembre

1832 à septembre 1836. Avec la même richesse documentaire, la même pénétration, la même acuité du sens critique, l'abbé Fernesolle étudie la période périgourdine, le milieu, les relations, la crise psychologique d'où sortira la conversion, l'œuvre du journaliste, ses articles de politique, de littérature, de polémique, ses lectures et il conclut sur pièces probantes passées à l'épreuve que cette période est d'une importance capitale dans la genèse du talent de Veillot. Le jeune polémiste a travaillé d'arrache-pied car le génie lui-même n'est pas dispensé de la loi austère du travail, il a fécondé son intelligence par l'observation, la méditation, il s'est agrandi et façonné, il s'est mis à l'école de grands maîtres de la littérature française, il étudie à fond le xviii^e siècle dans ses principaux représentants, Amyot, Montaigne, surtout Rabelais, il se livre à un commerce assidu avec les écrivains du xviii^e siècle, avec Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, surtout M^{me} de Sévigné et La Bruyère (plus tard Bossuet et Bourdaloue seront ses livres de chevet), il ne néglige ni Lesage ni Marivaux, (il ne fréquentera que plus tard par nécessité professionnelle les encyclopédistes), ni non plus les Romantiques, Hugo, Chateaubriand, Lamartine, Georges Sand, dont il se détachera d'ailleurs de plus en plus.

« A l'école de la perfection littéraire, ainsi conclut l'auteur sans étroitesse et sans exclusivisme, il a purifié, assoupli, enrichi sa langue ; il a appris à penser justement, sainement, fortement ; il a appris à écrire, c'est-à-dire à exprimer en pleine lumière, en saisissant relief, sa pensée avec ses nuances multiples et diverses. Dans les écrits de cette période, on discerne encore des imperfections et des audaces chaque jour mieux combattues ou réglées ; mais l'idéal est connu, choisi, fixé ; l'idéal classique, large, compréhensif ; et nous voyons s'affirmer, d'une progression constante, les traits distinctifs de l'art classique. »

C'est à Périgueux aussi que Louis Veillot fit un peu de latin avec l'ami Sauverche, professeur de Rhétorique au Collège de la ville, assez pour lire dans leurs textes les écrivains de Rome. Il n'aborda pas le grec et ne prit contact avec les auteurs de cette langue que par les traductions. La familiarité avec les originaux eût-elle influé favorablement sur son art ? Je l'ignore.

* * *

De septembre 1836 à mars 1838 s'est écoulée une période instable durant laquelle Veillot, de retour à Paris, passe en douze ou quinze mois environ par trois journaux : la *Charie* de 1830, la *Paix* et le *Moniteur Parisien*. C'est aux premiers jours de mars 1838 qu'il est emmené à Rome par son ami Gustave Olivier et c'est là que la grâce l'attendait pour le convertir et l'attacher désormais au service de Jésus-Christ et de l'Église. Sur cette crise religieuse et son heureux dénouement, l'abbé Fernesolle a jeté des clartés merveilleuses. Il montre admirablement comment Rome a élargi et fortifié l'intelligence de Louis Veillot, développé sa « grandiosité », comme dirait Goethe, et tout ce que son génie a puisé dans la foi romaine : la clarté, la vérité, la mesure, l'harmonie et la beauté.

Les premières œuvres de l'écrivain converti sont étudiées comme elles ne le furent jamais, et soumises à une haute critique de la plus scrupuleuse impartialité. A travers les *Pèlerinages de Suisse* (1839), *Pierre Saintive* (1840), le *Saint Rosaire médité*, *l'Épouse imaginaire*, diverses *poésies* (1840), *Rome et Lovette* (1841) et *Agnès de Lauvens* (1842), on voit se déployer les magnifiques ressources d'une nature imprégnée de divin dans toutes ses manifestations artistiques.

Vers 1840 Louis Veillot décrocha du clou, comme il disait, son épée de journaliste et se remit en ligne contre d'autres ennemis que ceux qu'il avait combattus à Rouen et à Périgueux, contre l'impétié. Il prit en mains la rédaction capitale de l'*Univers* et y accomplit, pendant quarante ans, une œuvre qui est un monument « plus durable que l'airain », car elle est, a dit Jules Lemaitre, « pleine de génie ».

Il est armé de pied en cap. Il possède une langue assortie à toutes les formes de lutte, essentiellement française, où se retrouvent dans une fusion parfaite tous les meilleurs éléments de la tradition et de l'art moderne. L'abbé Fernesolle nous a fait assister à l'évolution extraordinaire de ce talent génial jusqu'à l'heure de l'apparition des chefs-d'œuvre et il a justifié de tout point les conclusions de sa vaste et pénétrante étude.

De souche plébéienne, livré à lui-même, à sa passion intellectuelle, Veillot a été sauvé de l'anarchie par un jugement solide et l'admirable équilibre de son esprit. Il s'est précipité vers le Romantisme, mais son sens instinctif de l'ordre l'a rejeté vers les Classiques. C'est à

leur école qu'il s'est formé et qu'il a mûri son génie. Cependant il a gardé du romantisme le don de la couleur, le goût des sonorités nombreuses. Sa perfection, son originalité, sa puissance exceptionnelle, il l'a trouvée dans l'heureux mariage du grand art classique avec les éléments heureux du romantisme, dans l'Alliance de l'humanisme affiné avec l'accent populaire, de la sève gauloise avec l'esprit chrétien. Il s'est composé ainsi en lui un tempérament extraordinaire merveilleusement adapté à sa vocation de polémiste. Il reste le maître incomparable du journalisme et l'écrivain le plus original et le plus puissant de la littérature française.

J. SCHYRGENS.



A cause de la fête de l'Ascension notre prochain numéro ne sera distribué aux abonnés que le dimanche matin. Nous rappelons que normalement la Revue doit être servie le samedi aux abonnés par la poste.



FRANCE

Le fléchissement de l'État et le redressement de la Nation

De Georges Valois dans l'ACTION FRANÇAISE :

... Il faut bien le dire : la Chambre du 16 novembre, éeue dans un moment d'exaltation nationale, était peu démocratique. Son chef a rendu depuis deux ans à la vraie démocratie. M. Raymond Poincaré, en effet, a voulu qu'elle observât les règles du jeu électoral. Car quoi il la condamnait à mort. Car, en même temps qu'il l'obligeait à demeurer dans les conditions électorales strictement constitutionnelles, il l'obligeait à prendre des mesures rendues nécessaires par la situation du pays, mais qui devaient lui valoir l'impopularité. Démocratiquement, électoralement, il est fou d'envoyer devant le pays une Chambre qui vient d'obliger les électeurs à un gros effort fiscal, tant que cet effort ait pu améliorer la situation. M. Poincaré, qui a tué la Chambre du 16 novembre et qui s'est suicidé sur ce cadavre, a le droit d'avoir laissé coexister, dans son cœur et dans son esprit, le patriotisme et la doctrine démocratique.

On affirme que M. Raymond Poincaré ne comprend rien à ce qui est passé le 11 mai. Il n'était pourtant pas difficile de prévoir l'événement.

En effet, supposez que vous ayez fait un plébiscite aux armées entre le 1^{er} janvier 1915 et le 14 juillet 1918 pour savoir s'il fallait continuer la guerre. Vous pouvez être certain que vous auriez eu une écrasante majorité de *non* : qui sait si, vous et moi, qui sommes de bons patriotes, n'aurions pas voté *non*, parce que nous avions le désir de retrouver femme et enfants ? Mais on ne nous a pas demandé notre avis et, bien que nous ne fussions pas fort heureux de continuer sur la paille, nous avons continué de nous battre, et nous nous sommes parfois présentés comme volontaires pour les missions périlleuses parce que, si nous y risquions la mort, nous avions chance de trouver une citation et quatre jours de permission. Ce qui est humain, très humain.

Or, dans la fausse paix où nous sommes, on nous contraint à majorer notre feuille d'impôts au mois de mars et l'on nous demande de continuer cette majoration, par notre vote, au mois de mai. Qu'il se trouve une majorité d'électeurs, en dehors de toute fraude électorale,

pour essayer d'échapper à cette majoration, voilà qui est tout à fait normal.

Où est l'erreur, dans cette aventure ? Est-elle chez l'électeur, qui vote conformément à la loi du moindre effort et selon son caprice du moment, ou chez celui qui l'oblige à voter ? Incontestablement, elle est chez le faux chef, qui veut faire manifester la volonté populaire pour s'éviter de mettre la sienne propre en mouvement.

L'erreur, c'est l'élection ; l'erreur, c'est le parlementarisme ; l'erreur, c'est la démocratie.

Et il faut bien dire que M. Poincaré a tout fait pour que cette erreur produisît tous ses fruits. Pendant deux ans, il a laissé son ministre des Finances, le lamentable M. de Lasteyrie, mettre les finances de la France sens dessus dessous ; quand il a voulu réagir, il était trop tard, car on ne pouvait replâtrer qu'avec des moyens trop rudes qui blessaient l'électeur ; ayant redressé la situation, en obligeant la Chambre à des mesures impopulaires, il n'a pas voulu ajourner les élections ; il n'a même pas voulu donner au pays une indication électorale ; il a joué lui-même, devant le pays, le jeu électoral en reconstituant son ministère, non point selon l'intérêt de l'État, mais selon son intérêt parlementaire. Après tout, le pays a voté à la manière de M. Raymond Poincaré.

Le résultat est que nous aurons, au 1^{er} juin, un bel État démocratique, sans autorité, sans force et qui va gouverner contre les intérêts de la nation. Je crois qu'il vaut mieux qu'il en soit ainsi, afin que nous soyons à jamais guéris de la lépre parlementaire, qui nous rongeaît depuis quatre ans, et dont nous ne voyions plus nettement l'horreur, parce que le pansement était tricolore.

* * *

Il ne faut pas être très perspicace pour prévoir que le gouvernement dit des gauches sera rapidement en opposition avec la nation. En effet, l'intérêt national exige :

- Des économies ;
- Une consolidation de la dette flottante ;
- L'achèvement des réparations ;
- Des paiements allemands ;
- Le renforcement des mesures de sécurité prises en Rhénanie ;
- L'augmentation de la production française ;
- Or, les gauches ont été élues sur les promesses qu'elles ont faites :
- D'augmenter les traitements des fonctionnaires sans diminuer le nombre des titulaires ;
- D'augmenter les pensions ;
- De diminuer les impôts ;
- De s'entendre avec l'Allemagne ;
- De diminuer l'effort militaire ;
- D'évacuer la Ruhr ;
- De faire l'impôt sur le capital.

Il suffit de présenter ce résumé des nécessités nationales et du programme des gauches pour montrer l'opposition inévitable entre le gouvernement de demain et la nation.

Premièrement, le programme des gauches est en contradiction absolue avec le programme des économies indispensables. La première application de ce programme, en ce qui touche l'augmentation des traitements et des pensions, aura pour résultat automatique la démolition de la Trésorerie française, que M. Poincaré avait remise en ordre, avec le concours de M. François-Marsal et de M. Robineau. La conséquence non moins automatique sera une baisse du franc, qui aggravera la situation de la Trésorerie. A ce moment-là, toute la machine française sera détraquée : il faudra ou recourir aux nouveaux impôts, ce qui est contraire au programme des gauches, ou emprunter (et le pays s'y refusera), ou fabriquer du billet de banque. C'est la fabrication du billet de banque qui l'emportera, parce que c'est le moyen le plus facile, et celui que l'on peut appliquer en vingt-quatre heures. Alors, devant la crise qui s'ouvrira, l'impopularité de M. Poincaré ne sera rien du tout auprès de celle que connaîtra le gouvernement du moment qui aura contre lui non seulement les électeurs du Bloc national mais la plus grande partie des siens.

Et ceci est inévitable. Si les gauches veulent éviter cette crise, elles seront dans l'obligation de ne pas appliquer leur programme. Mais

alors elles tomberont devant l'hostilité de leurs électeurs. Et si elles l'appliquent, elles tombent également devant l'hostilité générale.

Elles pourraient crier et faire crier que la baisse du franc sera due aux curés ou aux financiers. On ne les croira pas plus que lorsque M. de Lasteyrie faisait publier qu'il était la victime de la spéculation.

Alors, ce sera le très grand gâchis, d'ailleurs prévu par M. Herriot, qui ne paraît pas très désireux de porter dans l'histoire le nom d'organisateur de ce gâchis.

Et la nation se redressera, ou elle achèvera son redressement, commencé dès 1918, et qu'elle poursuit en dehors du Parlement, malgré lui et contre lui...

Le retour à la métaphysique

De Jacques Maritain dans la GAZETTE FRANÇAISE :

Si le XX^e siècle tient les promesses des années précédentes, un des traits par lesquels il s'opposera le plus curieusement, et le plus profondément, aux illusions du XIX^e siècle, c'est l'estime et le souci des disciplines métaphysiques. Les écroulements spirituels auxquels nous assistons nous contraignent à un universel labeur de révision, qui lui-même serait vain sans la possession des suprêmes principes de discernement.

Il n'est pas étonnant de constater partout dans les élites intellectuelles un grand mouvement de retour à la philosophie, un grand élan vers la sagesse. Réjouissons-nous d'un événement si heureux. Mais ne nous abandonnons pas à de trop molles espérances. Plus on avance en âge, plus on s'aperçoit, hélas, que le pur zèle de la vérité n'est pas fréquent parmi les hommes, même parmi ceux qui font profession de servir l'intelligence. *Dilixerunt homines magis tenebras quam lucem*, cette préférence de l'erreur facile est quelque chose de profondément humain. Or la sagesse est difficile, il ne suffit pas de la désirer, il faut prendre des moyens d'y parvenir, et savoir à quels maîtres la demander. Le souci exclusif de la domination matérielle de la nature et du rendement rapide, tant dans notre science que dans notre activité pratique, ce pragmatisme de fait qui risque de ruiner la civilisation occidentale nous a désappris la longue patience des disciples de la raison ; et en réagissant contre lui il est à craindre que bien des hommes ne courent aveuglément aux satisfactions rapides d'une vaine philosophie, et d'une sagesse menteuse.

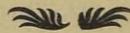
Nous voyons aujourd'hui beaucoup d'esprits, qui commencent à se rendre compte de l'immense prévarication dont nous sommes rendus coupables depuis trois ou quatre siècles dans l'usage de l'intelligence, se tourner vers l'Orient, vers l'Inde surtout, pour lui demander une condamnation motivée du matérialisme occidental et les moyens d'un retour à la spiritualité. Ce mouvement est surtout sensible en Allemagne, et dans les pays protestants. Comment s'étonner que des esprits qui ne connaissent du christianisme que sa contre-partie luthérienne ou calviniste se laissent entraîner vers les *yoghi* par les besoins mêmes d'une spiritualité sans aliment ? Remède pire que le mal, c'est à une dispersion définitive de l'héritage de notre culture, à une démission radicale de la raison et du jugement, à un mortel abandon de l'effort scientifique et de la cohérence morale, bref à une abdication de la vocation propre de l'Occident, qu'une grande partie de l'humanité se précipite, — au profit d'une ascèse équivoque, destructive de la notion du péché comme de celle de la vérité intelligible, tournée exclusivement vers la non-souffrance et qui dissout toutes les forces de l'homme dans un mysticisme de mauvais aloi. Il y a là un châtiement, on n'a pas voulu de la sagesse des saints, on mendie maintenant la sagesse du nirvana.

Alors ? — Alors c'est à l'intelligence latine et catholique de sauver l'héritage de la civilisation, en restaurant la vraie sagesse. La mission spirituelle de la France est ici très claire. Guérie du mal rationaliste, et d'autant plus fidèle à la raison, elle a des énergies merveilleuses pour amener dans la lumière de la *philosophia perennis* tous les fruits précieux de la raison antique et moderne. C'est à cette œuvre que les esprits constructeurs de la nouvelle génération sont conviés par l'histoire. Ils y réussiront, j'en ai la ferme confiance, s'ils prennent pour guide celui que l'Église a choisi pour son *Docteur commun*, — un maître dont la pensée et le cœur sont fixés dans la pure vérité, — qui ne méconnaît rien de la raison et rien de la grâce, — qui nous montre comment la spiritualité véritable couronne et surélève, loin

de le détruire, l'édifice des vertus rationnelles, spéculatives et morales, et de la science proprement dite — qui nous enseigne enfin la vraie sagesse, par laquelle est mis dans l'ordre tout ce que l'Occident a trouvé sans savoir en user droitement, et nous est donné tout ce que l'Orient cherche sans pouvoir le trouver.

Ils serviront ainsi les intérêts sacrés de l'Univers. Comme l'écrivait récemment Charles Maurras dans un admirable hommage au Cardinal Mercier (1), « il existe un germanisme inhumain qui ne cesse d'agiter le monde ; on n'en viendra à bout que si l'on recommence à civiliser notre Europe par l'enseignement d'Aristote et de saint Thomas. L'esprit humain en sera le premier bénéficiaire sans doute ; à la longue, le genre humain y regagnera les conditions naturelles du langage commun sans lesquelles il ne peut retrouver ni l'ordre ni la paix ».

(1) Voir cette *Revue*, numéro spécial du 4 avril 1924.



Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

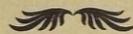
ABONNEZ-VOUS à la

Revue Catholique des idées et des faits

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les problèmes
religieux, politiques, sociaux,
littéraires, artistiques.



Prière à nos lecteurs de lire l'annonce de notre
page 22 et de nous envoyer sans tarder leur sous-
cription éventuelle, nos abonnés seront les premiers
servis.



Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



TÉLÉPHONE:
BRUX. 8586

6 R. Théopéssière
BRUXELLES

N. B. — Le nouveau numéro
du Téléphone est : 122,51

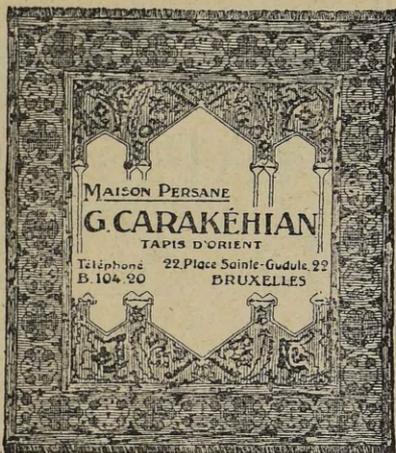
Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



MAISON PERSANE
G. CARAKÉHIAN
TAPIS D'ORIENT
Téléphone 22 Place Sainte-Gudule 29
B. 104 20 BRUXELLES

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

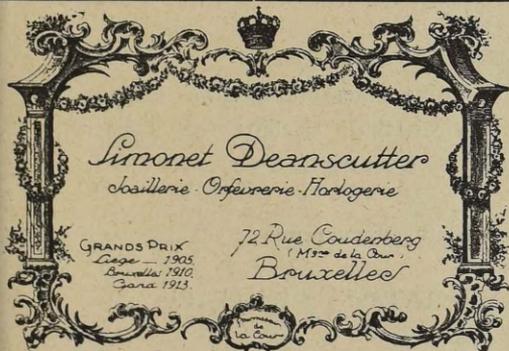
Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



Simonet Deanscutter
Chapellerie Orfèvrerie Horlogerie

GRANDS PRIX
Lisze — 1905
Bruxelles 1910
Gara 1913

72 Rue Coudeberg
Maison de la Cour
Bruxelles

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

—

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

—

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE

FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETRES

CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Soleil ou pluie
"NUGGET"
lait**"NUGGET" POLISH**

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer. 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.

TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).

CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).

: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS